

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45 »	80 »	150 »
Départements	48 »	85 »	155 »
Union postale	51 »	90 »	165 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Visiteuses de l'amitié : PAUL STRAUSS.
La Vie de Paris : Le Comité de lecture : ANDRÉ NÈDE.
Un trafic : EMILE BERR.
A l'étranger : La crise à Constantinople : Eugène LAUTIER.
« Résurrection » : TH.
Au Collège de France : Autour d'une élection : GASTON DAVENAY.
Dessin : FORAIN.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
La Vie littéraire : MARCEL BALLOT.
Les Concerts : INTERIM.
Les Théâtres : Opéra de Monte-Carlo : « Le Vieil Aigle » : ROBERT BRUSSEL.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINGLAIR.

Visiteuses de l'amitié

L'élan est donné; la culture de la bonté se poursuit en France comme en Angleterre et aux Etats-Unis. Il fut un temps où, en dehors de la vocation religieuse qui a suscité d'admirables dévouements, un petit nombre de femmes et de jeunes filles se consacraient à la visite des pauvres et des malades, au patronage des enfants, au soulagement de la souffrance humaine. Ce n'est pas à dire, fait s'en faut, qu'il y eût disette de vertus, mais leur manifestation était à la fois plus intermittente et plus cachée, peut-être moins efficace.

La bienfaisance a plus d'une forme et tous ceux qui secourent leur prochain, tous ceux qui font un noble usage de leur fortune ou de leur aisance ont droit aux mêmes éloges et à une égale gratitude. Il y a, pourtant, dans l'art de faire le bien, des degrés et des dissemblances, et la méthode qui consiste à payer de sa personne, si elle n'est pas à la portée de tous, est infiniment supérieure, parce qu'elle permet de joindre à l'aide matérielle le réconfort moral.

Rien n'est plus décevant qu'un mode de distribution aveugle et automatique de secours. C'est ainsi qu'est favorisée, pour ne pas dire engendrée, la mendicité professionnelle. Les abus de la bienfaisance publique comme ceux de la charité privée conduisent à ce qu'on est convenu d'appeler la *paupérisation*, la fabrication des pauvres. L'Angleterre a connu, plus qu'aucune autre nation, cette production administrative de misérables. Aucun pays n'est prévenu contre un pareil danger, si la tutelle des pauvres n'est pas organisée sur des bases solides.

Pour ce patronage secourable, assurément les hommes ont leur place marquée; ils ne sauraient prendre ombre d'une préférence accordée aux femmes. Qui, mieux qu'une dame patronnesse ou qu'une dame visiteuse, est apte à interroger discrètement, à voir avec perspicacité, à s'enquérir avec tact? Une mission de ce genre met pour ainsi dire en mouvement les qualités féminines les plus habituelles.

Un rôle plus ample et plus délicat est dévolu aux dames patronnesses, à celles que les Américains appellent, d'un joli nom, les *visiteuses de l'amitié*. Les amies du pauvre ou du souffrant, lorsqu'elles pénètrent dans un taudis, n'ont pas seulement à jeter un regard de pitié sur l'humble intérieur, elles ne sont pas uniquement les dispensatrices du secours nécessaire, elles doivent en outre donner des conseils, offrir une aide morale et préservatrice, bref exercer un véritable patronage, aussi discret qu'efficace.

C'est ici que la *manière* d'agir a sa pleine valeur. Tant de cas divers peuvent se produire que, si la visiteuse n'est pas expérimentée, si elle n'a pas comme la maîtrise de son métier désintéressé, elle ne pourra pas remplir toutes les obligations de sa charge, elle perdra un peu de son autorité prestigieuse.

Une préparation philanthropique, telle que la reprennent les jeunes filles et les jeunes femmes de New-York, de Boston, d'autres villes, n'est pas seulement profitable aux professionnelles de la bienfaisance, mais encore aux volontaires de la charité.

Depuis quelques années, à Paris, nos trois grandes sociétés de la Croix-Rouge française rivalisent de zèle ingénieux et de générosité patriotique en se vouant à la formation d'infirmières et de brancardières. Les missionnaires de la bonté française ont été justement admirés au Maroc et en Italie; elles ont fait leurs preuves de vaillance modeste et d'abnégation tranquille. On ne louera jamais trop l'organisation de ces équipes féminines, où la bonne humeur le disputait à la grâce et qui ont fini par désarmer les préventions les plus injustes à l'égard de la charité, de dévouement et de discipline.

Cette démonstration expérimentale a hautement justifié les espérances des fondateurs et des administrateurs des hôpitaux-écoles, des dispensaires-écoles de la Société de secours aux blessés militaires, de l'Association des Dames françaises, de l'Union des Femmes de France. J'ai visité la plupart de ces établissements, guidé par des hommes éminents ou par des femmes exquises. Rien ne m'a paru plus que le spectacle de mondaines qui s'astreignent régulièrement, avec une assidue sollicitude, à panser des plaies, à assister à des opérations, à soigner des malades ou des blessés.

Il y a peu de jours, la Ligue fraternelle

des enfants de France, à laquelle Mme Lucie Félix-Faure-Guyon a attaché son nom et que dirigent aujourd'hui avec tant d'intelligence Mme Gravier et M. Henri Rollet, inaugurerait le dispensaire Marie Lannelongue, aménagé sur les indications du grand chirurgien. Autour de nous se pressait la gracieuse cohorte des élèves-infirmières, recrutées dans tous les rangs de la société, presque toutes des heureuses, sinon des oisives, animées du désir ardent de s'instruire et de se rendre médicalement, chirurgicalement, socialement utiles.

Une forte parole a été prononcée par M. Cheysson, ce bon maître sociologue, lorsqu'il exhortait les jeunes assistantes du dispensaire Marie Lannelongue à remplir dans toute son ampleur la fonction d'*infirmière sociale*. En effet, l'infirmière hospitalière, quelle que soit sa destination, civile ou militaire, ne sera pas strictement enfermée dans son programme initial. La Croix-Rouge allemande ne se borne pas à préparer des brancardières pour le temps de guerre, elle utilise ses ressources et son personnel à combattre la tuberculose, à la soigner, à protéger des mères, à secourir des nourrissons.

Une fois familiarisées avec les soins à donner aux malades et aux blessés, nos infirmières de bonne volonté, d'où qu'elles proviennent — des écoles publiques ou privées — sont excellentement préparées à se porter sur tous les champs de bataille de la souffrance humaine. La *nurse* digne de ce nom est partout à sa place, à l'école, à la crèche, dans les familles, dans les dispensaires, aux avant-postes sanitaires comme dans les infirmeries rurales; elle a un domaine indéfini, des territoires illimités, une compétence universelle.

Ces idées de pénétration secourable des infirmières, professionnelles ou bénévoles, dans tous les milieux commencent à se répandre: Mlle Chaptal, Mme Alphen-Salvador, M. le docteur Lande, M. André Mesureur s'efforcent de les propager. Nos Croix-Rouges et quelques sociétés, telles que la Ligue fraternelle des enfants de France, s'y emploient de leur mieux et j'estime que leur conception, sans s'altérer, doit de plus en plus s'élargir.

Lorsque des élèves-infirmières ont obtenu leur brevet simple ou supérieur, après leurs études achevées, leur stage terminé, elles restent naturellement à la disposition de leurs sociétés respectives d'assistance militaire ou civile. Toutefois leur bonne volonté risque d'être inactive, leur dévouement sera pas entièrement utilisé, si ces jeunes filles ou ces jeunes femmes ne trouvent pas l'emploi de leur expertise active. Et pourtant combien d'œuvres diverses, pour l'enfance, pour la maternité, pour la bonne tenue des ménages, pour la surveillance des nourrissons ou des écoliers (et je confonds volontairement des services publics et des initiatives libres avec l'espoir que leur entente n'est pas irréalisable), auraient profité à recourir à la collaboration aimable des infirmières en disponibilité!

Celles-ci fréquenteraient ainsi leur école d'application, à la consultation de nourrissons, au dispensaire antituberculeux, à la mutualité maternelle, au Patronage des hôpitaux, ailleurs encore; elles prendraient contact avec la misère multiforme, elles apprendraient l'art difficile de relever et d'aider les malheureux, elles deviendraient dans toute la force du terme des infirmières sociales, monitrices d'hygiène et messagères de bonté.

Paul Strauss.

LA VIE DE PARIS

Le Comité de lecture

La nouvelle en sera bientôt officielle, et elle commence déjà à circuler sous le manteau — sous le manteau d'Arlequin. Le comité de lecture de la Comédie-Française va être rétabli. Ce sera demain le sujet de chronique et le sujet de conversation à la mode. Il présente en effet toutes les garanties nécessaires, car l'on y peut tout dire dans un sens aussi bien que dans l'autre, avec la sécurité de trouver des arguments suffisamment raisonnables.

Pauvre comité de lecture! En a-t-on assez médité en effet, alors qu'il était sur le point d'être supprimé; imaginez que, par un juste retour des choses d'ici-bas, on ne va point tarder à lui décerner les plus beaux éloges du monde. Et le mal qu'on en pensait alors était peut-être excessif, de même que les paroles laudatives dont on va l'encenser seront sans doute exagérées. On l'a dit avec un sens profond: En France la justice est faite d'une série d'injustices successives et contradictoires.

Voulez-vous que nous fassions le bilan des avantages et des inconvénients du système qui demain sera remis en vigueur? L'existence du comité se justifie tout d'abord par ce fait qu'il semble naturel d'accorder aux associés que sont les sociétaires le droit de choisir les œuvres montées par le théâtre qu'il, tout vivre, non seulement par leur talent, mais encore de leurs deniers. L'on a fait observer également que le jugement émanant de plusieurs personnes qui constituent déjà un petit public, était une garantie de plus contre l'erreur possible et si facile en matière de théâtre. Les comédiens sont à l'ordinaire un public assez sincère. En ce cas, d'ailleurs, leur intérêt ne répond-il point de leur impartialité? Enfin, ceux d'entre eux qui, à la Comédie-Française, reçoivent la mission de juger les pièces, ont pour la plupart une expérience et une culture qui les rendent dignes d'un tel honneur.

Passons aux arguments contraires. Un homme seul, insinuent les adversaires du comité, a moins de chances de se tromper qu'une collectivité, si faible soit-elle. En outre, n'est-il pas utile de donner la plus grande responsabilité à l'administrateur? Le fait d'avoir un tribunal composé de juges nombreux ne

donne-t-il point plus d'influence aux recommandations officielles, aux pressions de toute sorte que les intéressés peuvent exercer ou faire exercer, à ces mille menues intrigues, que par un malicieux jeu de mots on a appelées « les petits jeux de sociétaire ». Enfin, la disparité des éléments dont est formé le comité peut-être parfois un danger. Les comités sont portés, dit-on, à avoir de plus grandes sévérités pour la tragédie, et les tragédiens à juger les comédies avec une méprisante indulgence. Les deux masques se sont toujours fait un peu la grimace l'un à l'autre. L'on a prétendu également qu'il était déplaçant de voir des auteurs, asservis au jugement de comédiens disposés, à voir surtout dans les pièces qui leur sont soumises le rôle pouvant éventuellement leur être confié. Les esprits un peu trop généralisateurs estiment aussi — c'est là, si l'on peut dire, l'argument historique — que l'époque des comités de lecture est passée. A la vérité, au siècle dernier, chaque théâtre avait son comité, ses lecteurs, qui étaient quelquefois des hommes célèbres, tels que Charles Nodier, Pigault-Lebrun, Viennet, Ancelot. Peu à peu l'on renonça à ces usages, et en 1891 fut aboli le dernier comité de lecture, celui de la Comédie-Française.

Il reprendra bientôt le cours de ses travaux, souhaitons-lui bonne chance, et s'il nous est permis de formuler un vœu, c'est qu'il ne soit composé que d'un petit nombre d'artistes. On en trouvera rue de Richelieu d'un ou deux plus qualifiés pour ce sacerdoce. MM. Mounet-Sully, de Féraudy, Le Bargy, Silvain, Leloir, Georges Berr et plusieurs autres de leurs camarades sont en effet, non seulement de remarquables acteurs, mais aussi de parfaits lettrés. Chacun fera des concessions à l'autre; M. Mounet-Sully sera indulgent pour les pièces légères, et M. de Féraudy, les jours où il devra entendre une tragédie, prendra avant de venir à la séance une tasse de café concentré. Ainsi, tout sera pour le mieux dans un monde qui n'est peut-être point le meilleur des mondes, mais qui est charmant, cordial, mouvementé, toujours sincère même dans ses contradictions.

Il ne faut point douter que tout se passera parfaitement pendant quelques années et puis un jour les avantages de l'institution qu'on va ressusciter paraîtront moins brillants et les inconvénients plus graves, et on parlera de nouveau de supprimer le comité de lecture, et on le supprimera, et on le rétablira, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des pièces. C'est là l'un des agréments et l'une des facilités de notre métier de journaliste, de pouvoir, à des intervalles presque réguliers, retrouver les mêmes sujets d'actualité, ainsi que de vieilles connaissances. Il est vrai que quelquefois on a changé d'avis, mais cela encore est charmant, car, lorsqu'on a défendu à propos d'un sujet les opinions les plus opposées, on arrive à ce scepticisme indulgent et attendri qui est le commencement de la sagesse... et de la vérité.

André Nède.

Échos

La Température

Le temps est encore très beau, malgré le brouillard assez épais, par endroits, qui s'étendait hier matin sur Paris. Mais le froid continue, car les minima de la matinée ont été, en ville et en banlieue, de 3° à 5° au-dessous de zéro. A cinq heures du soir, le thermomètre marquait 4° au-dessus.

La pression barométrique devient très élevée; elle atteignait, à midi, 773^{mm}. Une averse anticyclonique s'étend sur le centre de l'Europe; le maximum se trouve près de Valentin (775^{mm}).

Des neiges et des pluies sont tombées dans quelques stations du sud et du nord de l'Europe. En France, le temps a été généralement beau.

La température a monté fortement dans le nord du continent.

On notait au-dessous de zéro: 1° à Toulouse, 6° à Clermont-Ferrand, 12° au mont Aigoual, 13° au pic du Midi, 14° au puy de Dôme.

En France, un temps beau est encore probable; la température va se relever dans le Nord.

(La température du 14 février 1908 était, à Paris: 3° au-dessous de zéro le matin et 8° au-dessus l'après-midi; baromètre: 769^{mm}; très belle journée.)

Monte-Carlo. — Température: à dix heures du matin, 16°; à midi, 19°; temps beau et très clair.

Nice. — Température: à midi, 14°; à trois heures, 15°.

Du New York Herald: A New-York: Temps couvert. Température: maxima, 7°; minima, 4°. Vent ouest, fort.

A Londres: Temps couvert. Température: maxima, 6°; minima, — 3°. Vent ouest, faible. Baromètre: 771^{mm}.

A Berlin: Temps nuageux. Température (à midi): — 1°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro*:

Prix d'Ouverture: Magon; Andréas.
Prix de Vaucreuse: Saint Caradec; Saint Léonard.

Prix Bougie: Chanoine; Beppo II.
Prix de Bellevue: Saint Caradec; La Corse.

Prix Stiersmith: Friquette III; Ris de Vau.
Prix de Passy: Bol; Bon.

A Travers Paris

Une réouverture... L'hippodrome d'Auteuil ouvre à nouveau, aujourd'hui lundi, ses portes. Il n'y fera pas chaud!

Disons, à ce sujet, que, malgré le désir qui l'aurait eu de donner satisfaction au Conseil municipal, qui le lui avait demandé par les soins de M. le sénateur-préfet de la Seine, le prince Eugène

Murat n'a pu consentir au vœu exprimé par nos édiles de voir reculer la date de la clôture des réunions hippiques d'Auteuil du 15 au 31 décembre 1908. C'est ce qui résulte d'une lettre du prince que M. de Selves a lue samedi à nos conseillers assemblés.

Le prince Eugène Murat, qui, on le sait, préside avec une autorité et une compétence très remarquables la Société des steeple-chases de France, a répondu que, passé le 15 décembre, l'impraticabilité des routes d'entraînement rendait impossible la préparation des chevaux, lesquels d'ailleurs, à cette époque, partent tous pour le Midi: Nice, Cannes et Pau. Les réunions recommencent réglementairement le 15 février, il n'est pas trop, d'ailleurs, de deux mois pour laisser souffler, à Paris, bêtes... et gens!

Le docteur Henri de Rothschild réunissait samedi chez lui, à dîner, les collaborateurs de sa polyclinique qui rendent de services à la population parisienne. Parmi les convives, au nombre de trente:

Les docteurs Pechin, Ehrhardt, Baillet-Latour, Desjardins, Zadoc-Kahn, Léopold-Lévi, P. Bonnier, Schwaab, Emery, Netter, G. Picot, Lautenberg, auxquels s'étaient joints pour cette réunion le comte Clary, MM. Astruc, Max Maurey, Jacques Bizet, P. Goutte, Lazard, etc., etc.

Le dîner était offert à l'occasion de la centième consultation donnée à la polyclinique Henri de Rothschild.

An d'essert, le docteur Henri de Rothschild a remercié ses collaborateurs du dévouement et du zèle qu'ils apportent à l'œuvre qu'il a fondée il y a douze ans, et où il s'efforce de réaliser pratiquement, au profit de ses malades, tous les progrès de la science médico-chirurgicale.

En 1908, seize mille consultations ont été données, à la polyclinique Henri de Rothschild, à deux mille huit cents malades.

Voilà une œuvre sociale excellente, qu'on ne saurait trop encourager; le fondateur doit être heureux d'un tel résultat.

Encore la question du drapeau.

On la croyait résolue — et pourtant elle vient de se poser à nouveau: continuerait-on de le porter rouge ou bien tricolore? L'administration vient de décider qu'on le porterait blanc, et c'est M. le préfet de la Seine qui a pris cette grave décision.

Sa responsabilité serait lourde et les suites incertaines, s'il ne s'agissait du petit étendard qui surmonte les comptoirs des taxi-automobiles. C'est à quoi en effet se limite la réforme. Il n'y faut rien voir de tendancieux et les fonctionnaires pourront comme jadis prendre des auto-taxis, avec le seul souci de leurs appointements...

Nos édiles sont-ils pour ou contre la réforme de l'orthographe? La question n'a peut-être pas une importance capitale, mais on apprendra avec plaisir qu'ils viennent d'honorer à leur façon la mémoire de l'un de ses défenseurs les plus ardents et les plus loquaces.

Le nom d'Olivet est inscrit, en effet, sur les plaques bleues d'une rue nouvelle qui relie entre elles les rues Vaucaux et Pierre-Leroux, sur la rive gauche. Cette rue n'était naguère qu'un étroit couloir fermé à ses deux extrémités et resserré entre deux vieilles masures aujourd'hui démolies.

Les déboisements inquiétants que l'on signale de tous côtés sur notre territoire ont suscité, on le sait, une campagne des plus actives pour la protection et même pour la restauration de nos forêts, campagne que poursuit surtout le Touring-Club de France.

Ce dernier a besoin d'être aidé dans sa tâche, et nous sommes heureux de citer en exemple l'excellent disposition testamentaire que vient de faire en sa faveur, et dans ce but, le regretté Eugène Janssen, dont nous annonçons la mort il y a quelques semaines.

M. Eugène Janssen, qui possédait une grosse fortune, indique certains legs à faire en son nom et ajoute:

Je laisse la nue propriété du reliquat de ma fortune à l'association du Touring-Club de France, que j'institue ma légataire universelle. Au fur et à mesure que le Touring-Club aura la disposition de ce legs, il devra en employer le capital le plus rapidement possible au développement de l'œuvre de restauration forestière entreprise par cette association, achat de forêts, de terrains à bois, travaux de reboisement et autres opérations de même nature.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'attendre comme M. Janssen le moment de faire son testament pour collaborer à l'œuvre si urgente de protection de nos forêts. Il est aussi louable, et plus gai, d'y coopérer sans plus de retard, et, comme disent les notaires « entre vifs ».

La Saint-Cyrienne, société amicale de secours des élèves et anciens élèves de Saint-Cyr, donnera son bal annuel le samedi 27 février prochain, dans les salons de l'hôtel Continental. Cette fête sera très brillante; en outre, elle est donnée au bénéfice d'une œuvre excellente de solidarité et de charité.

Au moment où meurt à Versailles le doyen des cuirassiers de Reichshoffen, le vieux maréchal des logis Métral, qu'on enterrait hier, l'empereur Guillaume II vient de décerner une médaille d'honneur à M. Hemberger, maître tuteur de Hochfelden, qui, comme trompette du 8^e cuirassiers, est le régiment même de Métral, — sonna le 6 août 1870 la fameuse « chevauchée de la mort ».

Déjà, l'été dernier, lors de la grande

revue qu'il passa en Alsace, Guillaume II s'était fait présenter, au polygone de Strasbourg, le trompette de Reichshoffen.

INSTANTANÉ

« L'INCONDUITE DE LUCIE »

L'Inconduite de Lucie?... Un livre délicieux. Un livre délicieux, que vous lirez, qu'il faut lire. Un livre délicieux qui est signé Max et Alex Fischer.

Max et Alex Fischer nous avaient déjà donné des romans charmants, et dont vous savez les titres: *Pour s'amuser en ménage*, *L'Amant de la petite Dubois*, *La Dame très blonde*. Ils nous avaient donné une extraordinaire petite œuvre satirique, aussi audacieuse qu'originale, *Camembert-sur-Océan*. De tous ces livres, cependant, que nous devons à leur jumelle collaboration, j'avoue préférer celui qui vient de paraître.

Essentiellement, avant tout, les frères Fischer sont des conteurs. Observateurs ironiques et avertis de nos ridicules, de nos travers, de nos petites manies et de nos grandes habitudes, ils ne nous présentent pas directement le résultat de leurs psychologiques investigations. Ils en font, pour notre amusement, pour notre joie, des histoires, — des histoires souriantes, spirituelles, follement amusantes, merveilleuses de précision, de concision et d'imprévu. Quelqu'un a dit d'eux un jour: « Max et Alex Fischer sont les Mermises de l'humour ».

Entrainés par la rapidité d'un récit toujours imperturbablement logique, amusé par l'observation fine et souriante que vous trouverez à chaque page, secoués fréquemment d'un franc éclat de rire par la vigueur des inimitables trouvailles comiques qui vous raviront, vous songerez à peine à constater que les contes que Max et Alex Fischer imaginent, combinent et narrent pour votre joie, ils nous les offrent dans une langue extraordinairement dépouillée et d'un tour presque classique.

Sur la couverture de *L'Inconduite de Lucie* figure le titre de la collection: « Les Auteurs gais ». Je le regrette un peu. Certes Max et Alex Fischer sont des auteurs gais et *L'Inconduite de Lucie* le prouve une fois de plus. Max et Alex Fischer sont, cependant, aussi plus et mieux que ce qu'on appelle généralement, avec une nuance de dédain, des « auteurs gais ». Ce sont des écrivains de race. Et c'est, *L'Inconduite de Lucie* ne le prouve pas moins péremptoirement.

Nos archives nationales vont s'enrichir d'un dépôt précieux provenant de la succession du baron Bessières, neveu du maréchal duc d'Istrie.

Il s'agit de la correspondance de Napoléon I^{er} avec Bessières, que l'empereur considérait, on le sait, comme un de ses plus habiles lieutenants, et avec plusieurs princes et maréchaux de l'Empire. Cette correspondance forme deux volumes de lettres autographes de Napoléon I^{er}, qui sont toutes — est-il besoin de le dire? — du plus grand intérêt.

A ces deux volumes, reliés en maroquin rouge aux armes du duc d'Istrie, est jointe une importante collection de manuscrits du maréchal et de la maréchale Bessières.

PETITES HISTOIRES

Il somnolait dans tout spectateur un critique dramatique qui ne demande qu'à se réveiller. New-York vient encore de nous en donner la preuve.

Le Century Theatre Club, de cette ville, qui ne compte pas moins de cinq cents membres, s'est publiquement constitué en corps franc pour juger les pièces nouvelles. Les cinq cents affiliés s'engagent à aller voir toutes les nouveautés, et ensuite à écrire chacun, tant à l'auteur qu'au directeur, une lettre exposant nettement leur avis sur la pièce en cours. Enfin, à ce feuilleton épistolaire ils joindront un feuilleton parlé qu'ils colporteront dans les salons, soit en faveur de l'ouvrage soit contre.

Il serait à souhaiter que cette ingénieuse organisation s'acclimatât chez nous où pullulent les amateurs de théâtre. Figurez-vous l'admirable élan qu'imprimerait à notre art dramatique une vingtaine de groupements pareils promettant d'assister en masse à toutes les nouveautés de l'année?

Peut-être même tenons-nous là la solution rêvée pour les rapports toujours si tendus entre les auteurs et leurs juges.

Avec ce système d'appréciation, qui assurerait d'emblée à toute pièce nouvelle dix mille spectateurs payants, je crois qu'il n'y aurait plus personne pour contester l'utilité de la critique. — Tricris.

Hors Paris

Le château et le domaine de Sandri-court (Oise), avec ses chasses qui sont parmi les plus belles de France, seront mis en vente samedi prochain, au Palais de justice de Beauvais, sur une mise à prix de treize cent mille francs, mise à prix presque insignifiante si l'on considère l'étendue de cet important domaine qui a près de mille hectares, la splendeur des parcs et la magnificence du château qui est si proche de Paris.

Tout avait été vendu à M. Walton Goelet pour un million cent quatre-vingt-douze mille francs, mais il a été formé une surenchère du dixième et c'est à la suite de cette surenchère qu'il sera procédé le 20 février, à Beauvais, à la adjudication de l'ensemble de cette célèbre propriété.

L'épée de Washington.

L'épée que le célèbre général ne cessa de porter jusqu'en 1783, année où il quitta le commandement de l'armée continentale de la jeune république, vient d'être acquise par M. Pierpont Morgan. C'est une arme d'une grande valeur artistique dont le pommeau, tout en argent ciselé, porte encore, enroulée autour de la garde, son ancienne dragonne.

Il y a quelques années, le Sénat des Etats-Unis avait voté un bill qui prévoyait un crédit de 100,000 dollars pour

l'achat de cette épée, lequel bill avait échoué à la Chambre des représentants. Elle appartenait alors à miss Virginia Taylor Wise, de Baltimore.

M. Pierpont Morgan propose d'offrir cette relique historique à la Mount Vernon Association; elle figurera ainsi à la place d'honneur qui lui convient, dans la vieille maison de Washington, sur les rives du Potomac.

Un sous-préfet décoré comme homme de lettres par le ministère de l'instruction publique: le cas est rare et mérite d'être signalé.

M. Letainturier-Fradin, sous-préfet de Saint-Omer, ancien sous-chef de cabinet de M. Etienne, au ministère de l'intérieur, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur comme auteur de plusieurs brochures ou livres intéressants, bien connus surtout du monde de l'escrime, comme les *Joueurs d'épée*, les *Cartels à travers les siècles*, les *Journeys d'honneur*, le *Duel à travers les âges*.

Le sympathique sous-préfet a également écrit deux ouvrages historiques d'une valeur incontestable: le *Chevalier d'Eon et la Maupin*, et, dans ses moments perdus, il a fait un peu de théâtre. On le voit, l'activité du fonctionnaire et celle de l'écrivain ont valu à M. Letainturier-Fradin tous les lauriers et... la croix.

Nouvelles à la Main

La crise du français.
— Il y a à l'Hôtel de Ville un conseiller municipal qui ayant à écrire *grosso modo* l'orthographe « grosse somme au dos ».

— Ce conseiller est un rude latin!

Déguisements carnavalesques:
M. de Pontichse mettra en *Neiges éternelles*.

Le Masque de Fer.

Fantaisies parisiennes

A Propos de Bottes

Après le bicorne et la culotte, on supprime les bottes des gendarmes.

(Les journaux.)

Jadis, on voyait sur la queue des gares, Et bien détaché, le bicorne en chef, Sur les tourterelles du jardin du chef, Immobile et droit parmi les bagarres,

Le gendarme! — Altier, sévère et serin, Il scrutait les gens d'un regard macabre, Les dix doigts croisés au pommeau du sabre Et ceinturonné de jaune serin.

Haut botté de cuir, les gants blancs sur l'arme, En tunique noire et pantalon bleu! — Ceux qui n'avaient plus la crainte de Dieu Ressentaient encore la peur du gendarme.

Hélas! tout s'en va! comme dit Musset; Le ciel s'obscurcit sur la terre morte; Le gendarme avait perdu son bicorne; Voilà



— ... Ces raseurs ne cessent pas de nous inviter...
— Quelle veine d'être encore en deuil!

... cédé à une pression officielle. Or, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ceux des professeurs du Collège de France que visait sans doute cette insinuation avaient un autre candidat. Au surplus la lutte fut chaude, puisqu'elle nécessita cinq tours de scrutin et que l'abbé Loisy ne l'emporta finalement qu'à une toute petite majorité, qui semble bien exclure toute hypothèse de « provocation ».

Enfin, on a rappelé que le P. Scheil, Dominicain, avait été exclu de la chaire d'assyriologie par le Collège de France, et l'on a donc établi un rapport facile entre cette exclusion et l'élection de l'abbé Loisy, en attribuant l'une et l'autre au même parti-pris antireligieux. Or, non seulement le P. Scheil n'a pas été exclu de la chaire d'assyriologie par le Collège de France, mais au contraire le Collège de France l'a désigné en première ligne au choix du ministre de l'Instruction publique pour cette chaire, exactement dans les conditions où il vient d'être élu l'abbé Loisy pour la chaire d'histoire des religions. C'est le ministre d'alors qui refusa de nommer le P. Scheil, et l'on ne saurait équitablement rendre le Collège de France responsable de ce refus.

Il faut bien ajouter que certains commentaires de la récente élection manquent également d'équité à l'égard, nous ne disons pas du prêtre, mais du savant qu'est l'abbé Loisy. On a mis en doute sa science. On est allé jusqu'à dire qu'il n'avait « jamais compté comme exégète ». L'Eglise, dont nous déplorons comme tous les catholiques que l'abbé Loisy se soit séparé, est mal servie, croyons-nous, par de telles exagérations. La valeur exégétique du candidat du Collège de France est reconnue dans le monde entier par tous ceux qui ont en la matière quelque autorité.

Elle s'affirme en d'innombrables ouvrages, dont on peut assurément regretter les tendances, mais non pas nier au point du vue scientifique l'incontestable mérite. Celui qui a écrit, notamment, l'histoire critique du texte et des versions de l'Ancien Testament, les Etudes bibliques, les Mythes babyloniens, les Etudes évangéliques, le Quatrième évangile, les Evangiles synoptiques, n'est pas un exégète négligeable, quelques réserves que l'on soit obligé de faire — principalement pour le dernier de ces ouvrages — au point de vue de la foi.

Prêtre dévoyé, soit. Mais son infidélité à l'Eglise ne saurait être une raison suffisante de lui dénier la science qu'on lui reconnaissait autrefois. En outre, est-il bien sûr que l'abbé Loisy ne rentre pas un jour dans le sein de cette Eglise à laquelle il a ou le tort si grave de ne pas demeurer fidèle? Ceux qui le traitent aujourd'hui avec tant de légèreté seraient alors les premiers à regretter d'a-

voir méconnu sa science en condamnant son apostasie. Ne vaut-il pas mieux qu'ils s'épargnent ce regret?

Gaston Davenay.

NOTES D'UN PARISIEN

HEUREUX SURMENAGE

Au total, le Courrier des spectacles pré-

voit une douzaine de « répétitions générales » pour la semaine. Elle n'aura, dit-on, que sept jours.

Et naturellement nos critiques s'affolent; ils éprouvent ce découragement momentané, bien connu de quiconque, après avoir quelque temps chomé faute d'ouvrage, se voit soudain débordé par trop de besoins concurrents. On se dit: « Jamais je n'en sortirai! » D'habitude, on en sort tout de même. Mais il y a une minute d'angoisse. Pour nos pauvres critiques dramatiques, elle va durer toute la semaine. Et leurs vœux appellent le « bon tyran » chimérique qui saurait imposer à MM. les directeurs une répartition plus équitable...

Voilà, je le crains, leur chimère. Le bon tyran, s'il existait, ne manquerait point de prononcer: « Messieurs, je suis content de vous. Continuez. L'intérêt de la cité le commande! »

Paris serait-il encore Paris si nous vivions dans la routine des habitudes régulières? Si le boulevard n'était pas à certaines minutes désert, pour s'emplier ensuite, sans qu'on sache comment, d'une cohue qui vient on ne sait d'où? Un peu d'effarement, de désordre même, nous est nécessaire comme un privilège et nous apporte, chaque matin, le piquant de l'imprévu. Oui, même à Paris, il est des semaines entières où, positivement, il ne se passe rien. Mais il en est d'autres où l'avalanche des travaux, des plaisirs urgents nous bouscule et nous entraîne. Et c'est pour vivre ces instants-là que nous sommes nés Parisiens...

Au lieu de gémir, saluons tous plutôt la semaine qui vient: elle nous met du pain sur les planches!

LE MONDE RELIGIEUX

L'abbé Dyversais. — M. l'abbé Dyversais, vicaire à Notre-Dame de Lorette, vient d'être nommé chanoine titulaire de la cathédrale de Meaux. C'est un des prêtres les plus sympathiques du clergé de Paris, et l'un de ceux aussi dont le ministère est le plus hautement apprécié par les fidèles. A Notre-Dame de Lorette, où il a vécu plus d'un quart de siècle, sa direction toujours prudente, mais par-dessus tout bienveillante, était extrêmement goûtée, et son départ laissera dans cette grande paroisse d'unanimes regrets. Il

est depuis de longues années fort lié avec Mgr de Briey qui, en l'attachant à son diocèse par le canonicat, lui assure une retraite honorable dont le zèle sacerdotal de l'ancien vicaire de Notre-Dame de Lorette saura utiliser, pour le bien de l'Eglise et des âmes, les loisirs. L'abbé Dyversais, sans négliger aucun des devoirs de sa charge, a réussi à édifier dans son pays natal, à Yversey, diocèse de Poitiers, une église, un presbytère, des écoles. Il a d'ailleurs englouti dans ces diverses fondations la plus grande partie de son patrimoine. Un si remarquable désintéressement mérite bien d'être signalé. — J. de N.

LA JOURNÉE

Le Parlement: A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Noces d'or: M. et Mme Gastambide (Saint-Philippe du Roule, 11 heures, bénédiction par l'abbé Gastambide, vicaire de Sainte-Clotilde).

Obsèques: M. Jean Gounouilhout (église Saint-Pierre de Neuilly, 10 heures).

Exposition: Galerie Druet, inauguration de l'exposition des dessins rehassés de M. Gaston Hochard.

Cours et conférences: Institut catholique, 19, rue d'Assas: M. Broussolle: « Valeur apologetique de la décoration de la Chapelle Sixtine » (5 h. 1/4).

Ecole des hautes études sociales, 46, rue de la Sorbonne: M. Camille Le Senne: « La Parisienne, de Henri Becque (4 h. 1/4). — M. Eugène Fourrière: « L'Education sociale du journaliste » (4 h. 1/4). — M. Calvocoressi: la Critique musicale » (5 h. 1/2). — M. Charles Rolland: « Le Mouvement social contemporain » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente: M. Clapier: « Les Connaissances géographiques des anciens » (4 h. 1/2). — M. Bonnet: « La Vie de La Rochefoucauld-Liancourt » (5 h. 1/2).

M. Funck Brentano: « Les Roines de France des dix-septième et dix-huitième siècles: Marie de Médicis et la Cour de Henri IV » (au Foyer, 37, rue Vaneau, 5 heures). — M. Hamon: « Le Théâtre de Bernard Shaw » (Sorbonne, amphithéâtre Michelet, 40 h. 1/2 du matin). — M. Archédaon: « L'Aviation, son passé, son présent, son avenir » (16, rue de Miromensil, 4 h. 1/2). — M. Fichou: « L'Education économique de l'Université (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — Mme Clara von Eude: « La Condition de la fille-mère à Paris », sous la présidence de M. Henri Turot, conseiller municipal (16, rue de la Sorbonne, 8 h. 1/2). — M. Théodore Vilbert: « Le Nu sculptural dans les squares parisiens » (Salon des Pôtes, 3 heures). — M. le docteur Bérillon: « Les Anomalies et les excentricités humaines » (49, rue Saint-André-des-Arts, 5 heures).

Banquets: Le Syndicat des journaux et publications périodiques, banquet annuel sous la présidence de M. Viviani, ministre du travail (salons Marguery, 7 heures).

Informations

Légion d'honneur. — M. du Rochet de Laporte, président de la Chambre de commerce de Nantes, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La mutualité. — M. Paul Deschanel, dans une lettre qu'il adresse à M. Lintilhac, sénateur, au sujet du projet de déclaration que le groupe interparlementaire des retraités ouvriers se proposait de publier, affirme qu'il est indispensable de sauvegarder pleinement, dans la loi qui va être soumise aux délibérations du Sénat, le développement de la propagande libre.

Et il termine en déclarant que si l'on ne veut que cette formule tant de fois répétée: « La mutualité doit être l'instrument préféré, parce qu'elle procure des retraites ouvrières », reste lettre morte, il faut ici donner des garanties légales.

« La prévoyance libre n'a pas fait obstacle à la prévoyance obligatoire pour les moins fortunés et les moins fortunés: il ne faudrait pas que la prévoyance obligatoire fit obstacle à la prévoyance libre ».

Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme. — Sous les auspices de la Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme et sous la présidence de M. Th. Homolle, directeur des musées nationaux, assisté de M. Théodore Reinach, député, vice-président, et des autres membres du Comité, devant un auditoire très nombreux composé de notabilités politiques et littéraires, M. Alfred Croiset, doyen de la faculté des lettres de l'université de Paris, a fait hier dimanche, à la Société de géographie, une conférence sur « La Grèce ancienne et moderne ».

Le ministre de Grèce et Mme Delyanni assistaient à cette conférence, au premier rang de l'auditoire.

Réunions. — Société d'Acclimatation de France. Hier, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne a eu lieu, sous la présidence de M. Ruau, ministre de l'Agriculture, la distribution solennelle des récompenses de la Société d'acclimatation de France.

Sur l'estrade avaient pris place les représentants des ministères de l'Instruction publique et des colonies, ainsi que M. Edmond Parrier, directeur du Muséum et président de la société, M. Le Myre de Villers et le comte Gallina, ambassadeur d'Italie. Après les discours d'usage a eu lieu la lecture du palmarès.

La grande médaille hors classe a été décernée au Roi d'Italie et a été remise au milieu des acclamations de l'assistance, à l'ambassadeur qui était venu chercher cette récompense au nom de son souverain. Le comte Gallina a prononcé quelques paroles de remerciements qui ont été reçues avec des applaudissements répétés.

Les Enfants de France. — La Ligue fraternelle des Enfants de France, fondée par Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, a tenu hier après midi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une assemblée générale sous la présidence de M. Emile Loubet, ancien Président de la République.

Après que M. Charpentier, secrétaire général, eut lu le rapport moral de l'œuvre, M. Loubet a pris la parole et exprimé la joie

qu'il éprouvait de s'associer à une telle œuvre philanthropique.

Un concert des plus applaudis a terminé cette fête à laquelle la musique du 5^e régiment d'infanterie prêtait son concours.

L'école Massillon. — Une très nombreuse assistance avait également répondu à l'appel des organisateurs du concert annuel de charité, au profit des pauvres secourus par les élèves de l'école Massillon.

Le programme de cette réunion, qui avait lieu à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, avait été des mieux composés et son exécution eut le plus vif succès.

Annuaire de la Presse, édition 1909 (M. Paul Bluyssen, directeur) vient de paraître, 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris, très amélioré et complètement remanié. On trouve notamment une statistique du mouvement journalistique en 1908. On y voit que l'augmentation du nombre des journaux et publications diverses est constante pour la France: elle est de 877 organes — soit au total 9.877 contre 9.000 environ en 1907 — ce sont les journaux dits de spécialités qui, dans les différentes branches du commerce et de l'industrie, donnent lieu à cet accroissement. L'édition de 1909 de l'Annuaire de la Presse contient en outre beaucoup d'innovations intéressantes: des listes de journaux turcs, russes, bulgares, serbes, etc.; — une mise à jour du code de la presse, des moments littéraires, politiques, sportifs, etc. (Un volume relié, de 1.500 pages: 12 fr.)

Jugements intéressants. — Par quatre décisions récentes, le crédit de la Compagnie française d'assurances sur la vie le Phénix (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat) vient d'être du nouveau affirmé d'une façon éclatante par nos tribunaux.

En effet, les tribunaux de la Seine, d'Angers, de Chalon-sur-Saône et de Nîmes, par jugements en date des 11 novembre 1906, 7 février 1907, 25 mai 1907 et 1^{er} juillet 1907, ont ordonné la constitution de rentes viagères à cette puissante Compagnie qui existe depuis soixante-quatre ans. Le Phénix paye chaque année plus de 14 millions à 18.000 rentiers.

Renseignements gratuits et confidentiels au siège social, 33, rue Lafayette, Paris, et chez ses agents généraux.

Vichy portatif. — En voyage ou en excursion, se munir d'un flacon de Comprimés Vichy-Etat, si précieux pour faire soi-même instantanément l'eau alcaline gazeuse.

POUR NICE

Pour Paris

Crémieux, 9, boulevard des Italiens, offre actuellement, et jusqu'à fin février, des occasions exceptionnelles:

A ceux qui vont sur le littoral: les nouveautés Côte d'Azur, qui feront florès à Paris le mois prochain.

A ceux qui restent, les soldes d'hiver. Les uns comme les autres profiteront des prix de morte saison et auront à 55 francs, sur mesure, le complet ou le pardessus de ville ou d'auto, qui en vaudra la moitié plus sous peu de jours.

JOURNAUX ET REVUES

Les socialistes et l'impôt sur le revenu. — Les socialistes ont tout de même raison de dire qu'ils sont unifiés... Ils ne le sont pas au fond du cœur; mais ils le sont assez pour nuire ensemble, dès que se présente une occasion favorable.

Jauresistes et guesdistes se méprisent mutuellement: les guesdistes sont des théoriciens orgueilleux; les jauresistes guettent l'opportunité, puis ils en profitent. L'autre jour, on apprit que le citoyen Jules Guesde n'avait, pour le nouvel impôt, qu'un dédain superbe. Le projet Gaillaux, il l'appelait une réforme bourgeoise; et qu'est-ce que cette petite combinaison fiscale pouvait bien faire à qui rêvait d'un complet remaniement de la société?

On crut alors que les guesdistes ne voteraient pas l'impôt sur le revenu.

Déjà, le citoyen Jean Jaures était désolé. Plus exactement, il n'était pas désolé, parce qu'il savait bien que tout cela s'arrangerait et qu'en réalité les guesdistes sont plus gentils qu'ils n'en ont l'air.

Le Temps compare les guesdistes à des Don Quichotte et les jauresistes à des Sancho Pança.

Les jauresistes à des Sancho Pança, je ne dis pas: leur chef est corpulent et il tient compte des contingences. Mais, si l'on veut comparer les guesdistes à des Don Quichotte, il faut noter que ces Don Quichotte-ci cèdent à leurs Sancho Pança très facilement. C'est plaisir de les voir renoncer à leurs doctrines avec une si molle courtoisie...

Bref, l'impôt sur le revenu sera voté par toute la bande des guesdistes, laquelle méprise cet impôt.

Parmi les députés qui voteront cet impôt, le Temps signale encore un grand nombre de politiciens qui ont horreur de cette aventure fiscale, mais qui sont les prisonniers des circonstances. Ces pauvres gens ont peur de ne pas paraître assez hardis. On leur présente l'impôt sur le revenu comme une réforme des mieux radicales et voire des mieux socialistes. Alors, quoi? vont-ils se brouiller avec les radicaux et avec les socialistes? vont-ils se donner l'air de réactionnaires inquiets?... Ils n'aiment pas cela; ils sont très malheureux. Ils sont très malheureux, mais ils votent. Et ils votent avec les socialistes, pour qu'on les croie fort avancés. Ils votent avec les socialistes, qui n'approuvent pas tous — et il s'en faut de beaucoup — cet impôt.

Voilà comment les lois sont votées, en ce beau pays! Voilà comment sera votée une loi qui bouleversera la fortune pu-

blique, une loi dont on ne peut pas prévoir encore toutes les funestes conséquences!...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le Journal, sous la signature de M. Hanotaux.

Les conséquences de l'accord franco-allemand : La bourgeoisie est passée. Malgré les oscillations inhérentes à la faiblesse humaine et aux difficultés des choses, les événements se déroulent selon leur loi normale. Les nœuds, ni instants menaçants, se sont reportés vers d'autres régions.

Par la coïncidence remarquable du voyage d'Edouard VII à Berlin et de l'arrangement franco-allemand relatif au Maroc, la sagesse des gouvernements et des peuples a jeté la première base d'une pacification durable, — la « paix occidentale ».

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont :

Le seul droit que l'Allemagne nous concède, c'est le droit de recevoir des coups de fusil aussi longtemps que nous voudrions. Au fur et à mesure que la voie sera déblayée, au sang et à l'argent français, les Allemands arriveront, s'installant aux endroits favorables, établiront leurs comptoirs et feront circuler leurs commissaires.

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

Les retraites ouvrières : Le Sénat a certainement amélioré le texte du projet de loi sur les retraites ouvrières, précédemment voté par la Chambre des députés.

Il l'a amélioré en ce sens qu'il a rendu plus facilement applicable, en allégeant de certains articles que les premiers auteurs du projet y avaient introduits dans un intérêt exclusivement électoral.

ECHOS & NOUVELLES

Paris-Journal :

Un des membres les plus en vue de la C. G. T. a donné à notre confrère son opinion sur l'amnistie votée par la Chambre. Il a déclaré :

L'amnistie votée par la Chambre telle que la propose le gouvernement est une mesure incomplète. Si elle vise, en effet, les événements de Dravot et de Villeneuve et des faits connexes, elle ne s'applique, en revanche, ni aux délits d'opinion ni aux fonctionnaires révoqués.

Le gouvernement a pris la détermination qu'il ne fera qu'augmenter dans les milieux syndicalistes l'opposition violente à la politique gouvernementale.

Et puis, il nous est impossible de considérer comme définitivement oubliée la tragédie du 2 juin à Dravot où les gendarmes tuèrent d'un coup de fusil deux de nos députés dans une salle privée. Les coupables sont restés impunis.

Nous continuerons notre agitation. Et si la politique gouvernementale tente de renouveler ses brutalités répressives comme à Villeneuve elle nous trouvera plus résolu et plus fort que jamais.

L'amnistie? C'est le gouvernement qui en a besoin.

Le Petit Journal :

De Mexico. Le volcan de Colima, dans l'Etat de Jalisco est en éruption. On a entendu de fortes détonations souterraines, puis une pluie de cendres brillantes s'est abattue sur les environs détruisant la végétation sur une superficie étendue. Un torrent de lave, d'un mille de long, coule des deux cratères.

Il n'y a pas eu de victimes.

Le Petit Parisien :

De Provins. Grave accident d'automobile dont furent victimes M. Maurice Gattegno, photographe, accompagné de M. Jacquin, tapissier et du fils de ce dernier.

En quittant la route de Voulton au carrefour en avant de Provins, M. Gattegno, par suite d'une fautive manœuvre, a manqué de direction à sa voiture qui culbuta dans le fossé de la route de Villiers.

Les trois voyageurs furent précipités sur le sol. M. Jacquin et son fils se relevèrent, assez gravement contusionnés. Quant à M. Gattegno, il demeura étendu sans mouvement, perdant abondamment son sang. A ce moment, passa le courrier de Eten-Baroches qui le recueillit dans sa voiture et le ramena chez lui où il a été transporté dans une clinique.

Les médecins qui le soignent redoutent une fracture du crâne et ne peuvent se prononcer sur la gravité de son état.

AFFAIRES MILITAIRES

Après les bienfaits de M. Chéron, qui pourvoyait récemment nos troupiers de chaussettes, le ministre, à son tour, vient de statuer sur les propositions de la commission de l'allégement du soldat. Mais de même que M. le sous-secrétaire d'Etat à la guerre n'avait fourni aux chefs d'unités aucun subside pour l'achat des fameuses chaussettes, de même le général Picquart estime que la réforme de l'équipement des hommes doit s'eff-

Feuilleton du FIGARO du 15 février

La Vie littéraire

LES DOIGTS DE FÉE, par M. Marcel BOUTANGER

« Cette flatterie particulière et savoureuse entre toutes pour un artiste, à savoir un petit blâme exact et précis. » Ainsi s'exprime M. Marcel Boulanger dans son joli roman *Les Doigts de fée*, et voilà qu'il nous met à l'aise, car peut-être nous faudra-t-il lui adresser, chemin faisant, quelques-unes de ces flatteries particulières et savoureuses. On sait, d'ailleurs, combien nous estimons le très élégant écrivain qui signa les *Souvenirs du marquis de Floranges*. Maintes fois nous avons laissé voir notre faible pour son chatouilleux dandisme littéraire, pour son style net et poli, pour sa manière sobre et discrète, — hérités bien plutôt qu'imités de Mérimée. A ses nouvelles, à ses romans rétrospectifs, où en d'harmoniques paysages du Valois revivait un peu de l'ancienne France, nous avons pu souvent applaudir sans réserves. Mais ses fictions contemporaines ne nous ont jamais satisfait qu'à demi. Dans chacune d'elles nous cherchions des raisons techniques à cette douteuse impression, et il nous arriva d'en trouver. Nous procéderons de même à l'égard des *Doigts de fée*. Toutefois il y aura lieu, après cet examen, de nous demander si n'intervient pas ici des causes d'ordre plus général et si ce ne serait pas en quelque sorte par représailles ou du moins par réciprocité que notre vie moderne reste comme fermée au talent moderniste de M. Marcel Boulanger.

Hâtons-nous, pourtant, de reconnaître que le romancier voit les gens d'aujourd'hui avec une lucidité parfaite, et

fectner sans crédits nouveaux. Les colonels et les capitaines s'en tirent comme ils pourront. Il est vrai que le nouveau formulaire de cuisine adopté par M. Chéron contient peut-être le moyen de faire une omelette sans œufs.

Nouvelles Diverses

TRIPLE ASPHYXIE ACCIDENTELLE

A Montreuil-sous-Bois, 14, rue Cuvier, on a trouvé hier matin, à onze heures, asphyxiés par les émanations d'un radiateur à gaz, M. Jules Gouverneur, âgé de quarante-cinq ans; sa maîtresse, Louise Bergron, âgée de trente ans, et leur petit garçon, âgé de quinze jours.

Malgré tous les efforts, aucune des victimes n'a pu être ranimée.

MORT AU THÉÂTRE

Nous racontions l'autre jour qu'une ouvrière du théâtre Molière était morte subitement pendant la représentation du *Courrier de Lyon*.

Un accident identique a attristé hier la malade de la Porte-Saint-Martin. Au moment où le rideau se levait sur le premier acte de la *Femme X...*, un vieillard, portant à la boutonnière la rosette d'officier de l'Instruction publique, s'affaissa sur son fauteuil. Le médecin du théâtre, appelé immédiatement, constata qu'il était mort.

Les papiers trouvés sur lui l'ont fait reconnaître pour M. Théodore Létang, de la maison Léon Long et Cie, industriels, rue de la Cour-des-Nonnes, à Ménilmontant. M. Kien, commissaire de police, a fait transporter le corps au domicile du défunt, 8, boulevard de Magenta.

LE ROMAN D'UNE COMTESSE

Nous avons raconté, au mois de décembre dernier, la tentative d'empoisonnement d'une dame S., par désespoir d'amour.

Au cours du récit, la personnalité d'un M. Th... a été mise en cause. Il s'agissait, en réalité, de M. Taurnia, qui n'a pas cru devoir accepter les imputations dont il était l'objet.

Après renseignements, il apprend que jamais M. Taurnia n'a joué le moindre rôle suspect dans cette affaire.

Jean de Paris.

Pour se guérir et se préserver des Rhumes, toux, Bronchites, Refroidissements, Catarrhes, Grippe, Asthme, Influenza, Phthise, Tuberculose, pour se fortifier les bronches, l'estomac et la poitrine, il suffit de prendre à chaque repas deux GOUTTES LIVONIENNES de TROUETTE-PERRET.

3 fr. le flacon — Toutes Pharmacies

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Crime mystérieux

Marseille. — A la suite de la découverte sur un chemin du quartier Saint-Julien d'un marteau ensanglanté auquel adhérait des cheveux, la police a été amenée à faire des recherches dans un puits abandonné.

Après des fouilles assez longues, on a ramené à la surface le cadavre d'un homme très correctement vêtu, dont la carotide était tranchée et le crâne horriblement défoncé. On a trouvé sur le cadavre des papiers au nom de M. Léon Courty, né dans la Marne.

Accident en mer

Roscoff. — La gabare *Saint-Louis*, du port du Havre, a chaviré près de l'île Ty-Saon, au large de Roscoff.

Le mousse Guillou et le matelot Dossal ont pu être recueillis par les bateaux *Phénix* et *Marie-Françoise*.

Le patron Bohic, marié et père de six enfants, s'est noyé.

M. Cruppi à Nantes

Nantes. — La municipalité nantaise, dont M. Cruppi était l'hôte aujourd'hui, lui a offert un banquet de cent couverts, au cours duquel, dans un toast applaudi, il a félicité le préfet d'avoir réussi à reconquérir Nantes et Saint-Nazaire, dont l'union aura une portée considérable pour l'avenir commercial de la région.

A l'issue du banquet M. Cruppi a pris le train pour rentrer à Paris.

Argus.

AVIS DIVERS

RECOLORATION A SEC des cheveux blancs par la *POUDRE CAPILLUS* de la Parfumerie Nion, 31, rue du 4-Septembre.

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

que ce passionné disciple de La Bruyère a l'art de poser, lui aussi, un caractère en quelques touches. Bien que pas très vivants, les personnages qu'il nous peint sont très vrais; et, sans s'abaisser jamais à des allusions directes que réproveraient ses bonnes mœurs littéraires, M. Marcel Boulanger sait nous persuader que, déjà, nous les avions rencontrés. Regardez, par exemple, Viviane et Bernard Damaze, — ce ménage d'artistes si mal assortis où la femme, peintre en vogue, lancée, presque commanditée par le millionnaire Campenod, ne néglige nulles formes de réclame, pas même les plus inquiétantes, où le mari, orfèvre modeste, fatigué de son métier, se réfugie dans la paix du travail, parmi la féerie silencieuse des pierres fines et des clairs émaux : ne sont-ce pas deux figures très actuelles et, comme on dit, très parisiennes? N'est-il pas d'une assez présente vraisemblance que celle qui tient un pinceau soit l'industrielle tapageuse et que le discret dilettante soit ce joaillier de la place Vendôme? Enfin, ne doit-on pas s'attendre à ce que Viviane, fille de l'ancien sénateur Langély, prenne le vent d'où qu'il souffle et soit en coquette avec le monde officiel, à ce que Bernard, épris seulement d'indépendance et de beauté, boude les doctrines égalitaires et niveleuses de son temps? Voici maintenant le fastueux mécène Campenod, richissime fondateur des Magasins du Roule, qui s'intéresse un peu plus que paternellement à Viviane Langély-Damaze : faute de mieux, il se contente de lui acheter sa peinture, de suivre son radieux sillage, dans lequel, au dire des bonnes âmes, tombe et miroite la pluie de Danaé. Que les bonnes âmes le disent, c'est déjà de quoi énerver un mari, mais le moyen de se défendre contre cet inaccessible ploutocrate sur lequel il semble vraiment que rien ne puisse avoir prise, — rien hormis, pourtant, la promesse d'une cravate de commandeur? Mon Dieu, oui : en

LES THÉÂTRES

Opéra de Monte-Carlo : Première représentation du *Vieil Aigle*, drame lyrique en un acte, poème et musique de M. Raoul Gunsbourg (instrumentation de M. Léon Jehin).

(De notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 13 février.

Une légende tartare d'une singulière saveur, âpre, féroce et tendre à la fois, c'est l'essentiel du drame que M. Raoul Gunsbourg a mis à la scène; cette même légende, digne de tenter, en même temps qu'un dramaturge, un poète, a servi d'origine à la brève et saisissante nouvelle que Maxime Gorki a intitulée *Le Khan et son fils*.

C'est un des contes les plus colorés, les plus tragiques, dans son bref développement, que nous ait jusqu'ici fait connaître le folklore si riche et si varié des fonds slaves, russes ou tartares. M. Raoul Gunsbourg l'a mis en œuvre, l'a transformé en œuvre théâtrale avec une habileté qui n'a rien pour nous surprendre; il en a mis en relief, avec un merveilleux instinct scénique, les aspects les plus plastiques, ceux qui le plus aisément formaient tableau, et qui, en dehors de toute autre valeur, devaient le plus fortement frapper l'attention.

Le cadre qu'il a donné à l'œuvre, qu'il a lui-même choisi et décrit : désolé, terrible, sans espoir : une série de rochers rouges déchirés, déchaquetés de place en place par des escaliers de géants. Au loin, une mer glauque et qu'on sent féroce et capricieuse.

Le sujet : on l'imagine sinistre, puisqu'il évoque la pensée d'un décor tel que celui-ci. Sinistre, l'est certes, et tragique et funèbre, et par certains aspects hallucinant; mais, et c'est précisément l'habileté du librettiste, il le tempère, dans la physiognomie du personnage principal, d'une douceur dans le désespoir, d'une patience dans la sérénité, d'une divinité dans la bonté, que M. Chaliapine a d'ailleurs mises en relief d'une façon admirable.

Ce sujet, si violemment contrasté, le voici :

En Crimée, au quatorzième siècle, un khan tartare, Asvab, tout fier des exploits de son fils Tolaik, lui a promis en récompense ce que pourra désirer le jeune vainqueur des Russes; il a juré sur le nom sacré d'Allah de consentir à toutes ses exigences. Mais le jeune homme n'a point voulu répondre aux bonités de son père devant les mirzas réunis pour le fêter. Il a voulu aller « loin, très loin de ces lieux de fêtes; là où les vagues grondent il ouvrira seulement son cœur ».

Il s'est donc parti jusqu'aux bords de la mer sombre; ils n'ont, durant leur chevauchée, échangé nul vaine parole, sachant bien que quelque destin tragique allait les surprendre l'un ou l'autre. Le fils se plait à entendre à nouveau le serment de son vieux père comme pour se mieux convaincre du terrible droit que ce serment lui confère; puis, hésitant, intimidé, murmurant à peine : « Eh bien, père, seigneur père... » et soudain, fixant son œil clair sur le regard mélancolique du vieux guerrier et martelant chaque mot, il ose exiger sa récompense.

« Donne-moi ton esclave russe, seigneur père... » Un silence; Asvab crispe ses longues mains sur son cœur, réprime un grand sanglot et, d'une voix brève et sans trouble : « Je te la donne », répond-il.

Ceci est le drame, un drame en vérité très haut, très noble, d'autant plus grand qu'il fut plus simplement présenté.

Mais ce désintéressé allier ne pouvait se maintenir qu'un instant dans le sublime à moins d'abandonner toute humanité. A peine l'œuvre tartare est-il parti qu'il esclave que le père et le fils laissent déborder leur cœur demeuré trop longtemps muet. Tolaik, le jeune guerrier, tout à la joie de sa plus chère conquête, est prêt à mourir pour celui qui la lui a si facilement octroyée; le vieux khan, lui, le regard perdu sur les vagues qui mugissent, ne songe plus qu'à celle dont la « claire beauté » était le soleil de son ardeur vieillie, à celle qui était son illusion dernière, son dernier bonheur, à celle dont l'abandon va transformer son existence en une éternelle nuit ! Et lorsque le jeune homme docilement, timidement presque, ose dire : « Il y a longtemps que je t'aime, père... » de quelle poignante douleur se pare la réponse qui vient aux lèvres du

vieillard : « Et mon vieux cœur à moi de quoi donc est-il plein ? »

Le dialogue pathétique et terrible se poursuit : « Tolaik est jaloux, jaloux de son père, jaloux à mourir, jaloux à faire mourir; le soir, quand l'heure tardive ramène les amours du khan et de la jeune esclave, quand leur bonheur chante aux étoiles, il est là au pied de la tour, caché comme un voleur, épiant les murmures, surprenant les caresses, écoutant les baisers, qui lui mordent chaque fois le cœur d'une âpre jalousie... » Et ici, le musicien épousant l'émotion du dramaturge, a imaginé une des pages les plus heureuses de sa partition, une page d'un tour vraiment charmant dans son archaïsme mélancolique.

Le drame s'assombrit encore : aucune de ces deux formidables douleurs ne peut céder à l'autre; seule, la mort de l'esclave, en faisant disparaître toute possibilité de bonheur, fera, dans l'affliction, la part égale pour tous. Et le pacte horrible se conclut : d'un mot, d'un geste, avec une féroce apreté chez le jeune homme, avec à peine un murmure de voix défilante chez le vieillard.

Voici la victime; souriante et gracieuse, elle court vers son « vieil aigle » et l'enlace de ses bras jeunes et frais. Comme un enfant, qu'un peu de divinité habite encore, elle a de suite compris le sacrifice et son but : « C'est bien là ce que vous avez décidé? Ni à l'un, ni à l'autre, n'est-ce pas? Et c'est bien la décision de deux cœurs forts? Me voilà. Ordonne! »

Jamais elle n'a plus tendrement aimé son superbe aïeul, dont elle aime tant « la bonté qui lui fait ses yeux ». Jamais elle ne s'est faite plus câline, ni plus tendre et pour mourir elle veut, blottie dans ses bras, que le vieux khan l'endorme de la même berceuse dont il l'endormait naguère, après leurs plus brûlants baisers.

Jamais non plus Tolaik ne l'a plus ardemment désirée, et jamais l'esclave ne l'a aussi sûrement méprisé ni dédaigné; la passion du jeune homme s'exaspère à ce dédain : son amour va se muer en une haine, grandissante chaque fois que, dans la berceuse, s'unissent, pour une nouvelle tendresse, les voix des amants.

Enfin, se redressant de toute son imposante stature, le vieux khan emporte, défilant et fier dans ses bras, la frêle enfant : un dernier baiser au haut de la falaise; les bras étendus comme pour une prière... les vagues se referment sur le corps de la victime.

Maintenant, tout est accompli, le calme va renaitre dans la tribu guerrière, et cependant Tolaik sanglote; Asvab est sombre et semble couler des voix venues de l'au-delà... Pourquoi vivrait-il? La gloire, la richesse, qu'importe! « Sans l'amour d'une femme, l'homme n'est plus qu'un mendiant dans la boue du chemin ».

Les voix de la mer, qui grandissent de plus en plus, se font plus précises : tour à tour les phrases d'amour de Zinaïa, la Berceuse, reparaissent enchevêtrées dans une grande vague qui envahit peu à peu l'espace... Asvab remonte lentement le rocher, écoute ces voix qui ravivent ses souvenirs, et comme Tolaik, les mains tendues vers lui, s'écrie : « Allah ! » les traits majestueux du vieillard s'illuminent d'un sourire divin, ses lèvres murmurent doucement : « Allah comprendra... » et il se perd lui aussi dans les flots.

Je n'ai pas à vous dire les qualités lyriques de ce poème, elles sont évidentes et se découvrent à chaque détail nouveau; non plus je n'ai besoin d'en révéler les habiles dispositions scéniques, la diversité de caractère et l'ingénieuse gradation de ses effets.

La musique, le complément, le lumineux corollaire de ce drame, était également l'œuvre de M. Raoul Gunsbourg. Cette représentation n'était point seulement une première, un début, mais aussi en quelque sorte l'exemple proposé après la leçon, et la conclusion logique imaginée et vivante d'un « manifeste ».

Je m'empresse de vous dire que tout, drame, musique, réalisation de la pensée de M. Gunsbourg, a été accueilli avec un enthousiasme. *Le Vieil Aigle* est un des plus gros succès de théâtre auxquels j'ai assisté.

On avait été tout d'abord interdit, puis intéressé par les propos d'un amateur passionné s'il en fut de paradoxes ingénieux; et on a été tout surpris et tout heureux de reconnaître, de retrouver devant l'œuvre accomplie l'homme merveilleusement doué pour le théâtre, capable de retenir l'attention, de la pas-

sionner et d'émouvoir comme s'y entendent les plus habiles routiers du métier.

Et, comme ce grand succès, cette joyeuse émotion pourrait vous paraître née sous un soleil un peu vif et dans une atmosphère propice aux emballlements, voici un document fait à tête reposée, dans le silence du cabinet, signé d'un nom illustre. Voici la lettre que le maître Massenet écrivait, il y a quelques jours, à M. Gunsbourg, après avoir étudié de près *Le Vieil Aigle*. Nous sommes heureux de pouvoir en offrir la première aux lecteurs du *Figaro* :

Paris, 21 janvier 1909.

Mon bien cher ami,

Je connais maintenant toute la partition et je vous en donne le bonheur de vous en écrire ma profonde impression.

Un vers de Verlaine est d'accord avec vous :

L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même.

Vous avez dit une vérité unique qui est votre force, ce que pensez, ce que chantent vos héros; car ce sont des héros par l'âme, — par les situations.

Celui qui peut, comme vous, en cet ouvrage, réunir les deux créations, celles du poème et de la musique, celui-là seul peut exprimer ainsi !

La figure du Vieil Aigle est d'une puissance calme et terrible. C'est la Russie ! Vous avez écrit pour les voix d'une façon si saine, si habile, — Vous les connaissez les voix !

La « Berceuse » — ce qui l'entoure, la précède et la suit — forme le point culminant; cela est d'un grand effet, d'un charme absolu et d'une émotion vécue. Votre fin de l'ouvrage sera d'une sonorité moderne si votre programme d'orchestre est suivi, — il le sera. Ces gammes échelonnées et stridentes donnent l'impression de l'atmosphère et du décor. C'est une trouvaille.

A vous en votre affection, en pensant au succès de votre œuvre !

MASSENET.

P. S. — Ah ! si je vous avais dit ce que je vous ai écrit, vous auriez senti vivre mes paroles ! — M.

Après une telle lettre je ne m'offrirai pas le luxe, au moins superflu, d'essayer de découvrir à une œuvre de nouvelles vertus. Cependant, le maître n'a pu que lire la partition : il y a certes deviné tout ce qu'elle devait rendre devant le public; il a su y suppléer, avec son instinct merveilleux, à ce que le mirage du spectacle pouvait ajouter à l'ouvrage; mais les qualités que la représentation rend si lumineuses par-dessus tout valent d'être soulignées : c'est, avec une abondance, une clarté et une facilité extrêmes dans la mélodie, un sens prodigieux de la vie et du mouvement; la partition pouvait être mélodique, polyphonique, harmonique, contrapuntique, tous les termes que la terminologie a appliqués aux formes musicales; la partition l'a résolument scénique par-dessus tout; et cela avec une intensité qu'on ne saurait tester. Tout y vit, tout s'y anime sans cesse et sans répit; la mélodie de bout en bout y court, sans interruption, et pement ininterrompu, entraine ou détourne le sens du drame qu'elle souligne.

C'est cette acuité dans le mouvement, cette vigueur dans le sens scénique, aussi bien que l'invention naturelle, facile et sans recherche des éléments primordiaux, qui ont assuré à *Vieil Aigle* son énorme succès d'hier. Le public, remis d'emblée en présence de l'élément musical qui le fait le plus naturellement palpiter, a tressaillé, a été pris, attendri, ému par des accents qui voulaient et devaient l'attendre.

Car le maître Massenet a été excellent prophète; la « Berceuse », le point culminant de la partition, est allée aux nues, et aussi la scène finale avec son choral représentatif des éléments naturels et tant d'autres scènes dans les rôles des trois protagonistes.

Il me reste à parler, brièvement hélas ! car le temps presse, du collaborateur excellent que fut M. Léon Jehin, dans la tâche délicate que lui avait confiée M. Gunsbourg. Aussi le nommerais-je pour le féliciter de la façon dont il s'est inspiré des idées de l'auteur. Ainsi la scène est présentée instrumentalement, l'idée brève du début, et surtout l'heureuse manière dont est empanachée d'un orchestre rutilant, bigarré et pourtant bruyant, la marche, ferme de rythme, qui accompagne le premier récit de guerre du vieux khan. D'ailleurs toute son instrumentation dénote une musicalité et une science magistrales.

Enfin la façon dont a été réalisé *Le Vieil Aigle* mériterait à elle seule un long dithyrambe. On n'en voudra pas à

M. Gunsbourg, accoutumé à faire des miracles en faveur des autres, d'avoir suivi sa propre tradition pour *Le Vieil Aigle*. Trois rôles seulement, mais quels artistes pour les tenir : Mme Marguerite Carré, Chaliapine et Rousselière !

Mme Carré est tout à fait exquise de voix, de jeu, d'attitude dans le rôle de la petite esclave enamourée; des sonnettes, rapide et impatiente, elle pose le personnage : elle est bien l'esclave soumise et illuminée d'amour; mais esclave seulement pour le beau, pour le splendide maître; pour son fils elle a eu des regards, des répliques qui sentent une fierté qui ne le laissera point dompter. Et quelle exquise silhouette, lorsque, enfant précieusement pelotonnée aux bras de l'immense guerrier, elle murmure sa dernière berceuse !

Rousselière est séduisant au possible dans le personnage de Tolaik; et il réussit à le rendre sympathique, ce qui n'est pas un résultat sans mérite; sa voix n'a jamais été plus belle, plus franche, de timbre plus éclatant.

Quant à Chaliapine... c'est Chaliapine; le talent qui se renouvelle se recrée à chaque rôle nouveau, y trouve l'occasion de trouvailles uniques, de gestes sublimes ou touchants, d'accents, dans la voix, qui sauraient émouvoir ceux-là même qui n'aiment point la musique. On ne saurait être un vieux guerrier plus beau, plus noble, meilleur, et plus capable d'inspirer un tel amour... et de quelle façon, qui confine au prodige, ce merveilleux artiste chante-t-il la « Berceuse » !

Le décor de M. Visconti est d'un réalisme saisissant et d'une poésie après et sauvage qui ajoute encore à la beauté tragique du spectacle.

Le mot succès est insuffisant à dépeindre l'enthousiasme tumultueux du public à l'issue de la représentation. Au cours du spectacle, les applaudissements les plus chaleureux avaient déjà arrêté les admirables interprètes, notamment après l'émouvant air de basse : « Sa claire beauté », après le voluptueux arioso : « Quand vient le soir cruel », et surtout après la pathétique « Berceuse » à deux voix si admirablement chantée par Mme Carré et M. Chaliapine.

Le rideau a dû se relever quinze fois sur les interprètes qu'on acclamait ainsi que M. Léon Jehin; mais le public réclamait sans cesse la présence de l'auteur. C'est alors que de sa loge S. A. le prince de Monaco présentait lui-même M. Raoul Gunsbourg aux ovations de l'auditoire.

Robert Brussel.

LES CONCERTS

M. Chevillard qui avait cédé pour les deux derniers concerts sa baguette à M. Vincent d'Indy a reparu cet après-midi au pupitre. Il conduisit d'abord l'émouvante ouverture de *Coriolan* de Beethoven, puis il nous a donné la première audition de la 2^e Symphonie (en quatre parties) de M. Marcel Labey.

L'œuvre de M. Labey se distingue d'abord par une grande simplicité, une compréhension facile. Les idées sont développées avec soin et mesure, la mélodie coule large, fort belle parfois. Le deuxième mouvement est des plus séduisants et la partie suivante très animée possède une réelle envolée. Le finale est majestueux, s'ouvre sans prétention et couronne bien cette œuvre très intéressante. On pourrait peut-être reprocher à M. Labey certaines longueurs, dans le développement de certains thèmes, et je crois que sa fratche symphonie gagnerait à être plus concise, plus concentrée. L'auditoire néanmoins s'est fort bien rendu compte de ses solides qualités et a chaleureusement applaudi sa magistrale exécution.

Puis, légère, coquette, poudrée, la Pavane de Gabriel Fauré déroula le fin écheveau de son adorable mélodie. D'une grâce exquise, c'est un charmant pastel musical, qui provoqua à juste titre la plus triomphante acclamation.

Après le beau poème symphonique, la *Jeunesse d'Hercule*, de Saint-Saëns, nous entendimes cinq poèmes pour chant et orchestre de M. H. Büsser, d'après les belles poésies de M. Henri de Régnier.

Les exécutants furent M. Devriès et Mlle Yvonne Gall, qui se fit excuser auprès du public d'une légère indisposition, que personne ne put constater d'ailleurs dans son chant subtil.

Les mélodies de M. Büsser suivent admirablement les paroles, leur allure

nages de son temps? Ne serait-ce pas, enfin, que ses héros de prédilection sont, si j'ose dire, un peu trop « négatifs »? Certes, Bernard Damaze, a beau jeu contre les fantoches qui l'entourent; mais, vraiment, il en abuse et il veut avoir tout raison. Plus soucieux des choses que des êtres, des souvenirs que des réalités, son dilettantisme tout spirituel, même tout attendri soit-il, a, au double sens du mot, je ne sais quoi de peu humain, et il oublie que si, chez nous, on n'avait jamais fait que regarder en arrière, cette France de jadis qu'il aime tant ne se serait pas lentement et magnifiquement formée.

faire des
d'avoir
le Vieil
mais quel
farguerie
rel.
exquise de
rôle de la
s en en-
pose le
lave sou-
is esclave
le splen-
à eu des
tent une
dompter.
lorsque,
inée aux
elle mur-
possible
il réus-
qui n'est
à voix n'a
anché, de
allapine;
recrée à
l'occasion
des publi-
dans la
ceux-là
musique.
guerrier
et plus
r... et de
d'origine, ce
la « Ber-
d'un réa-
épre et
à beauté
à dépein-
x de pu-
Au
assements
à arrêté
l'lamment
e : « Sa
luptueux
rue », et
cerceuse
chantée
pine. Le
sur les
ainsi que
clément
ur. C'est
prince de
M. Rabul
auditoire.
Brussel.
RTS
pour les
t à M.
rés-midi
Remou-
Beetho-
première
en quatre
ange d'a-
rité, une
sont de-
la mélo-
des plus
trés an-
notée. Le
ans pré-
œuvre
eût-être
nes lon-
de cer-
de la fin
fratère
conce, se
anmois
ses soli-
sont ap-
e, la Pa-
de la fin
D'une
pas-
lire la
honique,
-Saëns,
ur chant
d'après
de Ré-

un peu descriptive est soulignée par un accompagnement excellent où se révèle la maîtrise du compositeur.

M. Devries chanta d'une voix agréable et avec beaucoup de goût l'Image divine; Mlle Yvonne Gall interpréta à ravir la mélodie lente et fort difficile de la Colombe, puis les deux excellents artistes terminèrent par un exquis duo : Pour que la nuit soit douce.

M. Chevallard termina son intéressant concert par une magnifique exécution de la 4^e Symphonie en ré mineur de Schumann, un des purs joyaux de la lyre du maître.

M. Chevallard, qui fut toujours un de nos chefs d'orchestre des plus doués et consciencieux, montre à chaque concert la somme énorme de travail qu'il consacre à son œuvre. Depuis son rétablissement, nous le voyons diriger presque toutes les grandes œuvres par cœur, sans partition; cette admirable mémoire, cette possession pleine et complète de l'œuvre exécutée, lui permet de tenir avec plus de vigueur et d'âme son orchestre, et d'assurer ainsi son exécution vraiment parfaite.

M. Colonne qui fut atteint à la répétition du concert de M. Huberman, vendredi dernier, d'une faiblesse passagère, remis, heureusement, il est complètement remis, a cédé à M. Pionel le soin de diriger hier la Damnation de Faust. Comme d'habitude, la Marche hongroise fut bissée, ainsi que la Sérénade de Méphistophélès dans l'excellente interprétation de M. Huberman. Mlle Mary Mayrand fut très applaudie surtout pour sa charmante exécution de la Chanson du Roi de Thulé. Les autres interprètes furent M. Cazeneuve et M. Eyraud. N'oublions pas le succès de M. Monreux dans son solo d'alto.

Interim.

Aujourd'hui :

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, matinée « Isidore Duncan » et son école d'enfants : l'Hygiène de Gluck.

Ce soir :

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, répétition générale de Trains de lue, comédie en 4 actes de M. Abel Hermant.

A l'Opéra, à 8 heures, Mamma Vanna (Mlle Lucienne Bréval, MM. Muratore, A. Gresse, Margoux, Delpeget, Nansen).

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, le Foyer (Mmes Bartet, Pierson, Amyl, Lymès, MM. de Féraldy, J. Truffier, Ravet, Croué, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenot).

A l'Opéra-Comique, à 8 heures, représentation populaire à prix réduits avec location, le Jongleur de Notre-Dame (M. Allard, Bour-tille, Lencier, Amélie Dorel, etc.), et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier.

A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par Un mari trop malin (Milles Chérelas, Harrold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, la Dame blanche (Milles Castel, Tiphaine, Bérat, MM. Devries, Férald de Saint-Pol, Désiré, Bouteloup, Chacón).

A la Renaissance, à 9 heures précises, l'Oiseau blessé (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclos, Antonia Huat, M. L. Herrouet, MM. L. Guiry, A. Dubosc, Y. Bouchet, C. Mosnier, Fary, etc.).

Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Madame Armande Cassive, Feu la mère de Madame (Milles Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); le Poulailler (Milles Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Barget, Bouchet et Keller). On commencera par la Comparaison (Milles Depallin, Deslys, MM. Brunière et Miller).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, les Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Stémi, le Médicament du cœur (Milles Marguerite Bérat, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orey), O qui t'An neuf! revue gaie (Milles Thérèse Cray, Spinnely, Debrennes, MM. Berthet, Prad, Darly).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures,

Un Concert chez les fous : Guilde; Chez Agathe; Justice est faite; le Puits n° 1.

A la Comédie-Royale, à 9 heures, L'Édredon (Milles Mary, Mmes Caryna, MM. Victor Henry, Rablot); En camarades (Mmes Colette Willy, Fany-Valde, MM. Saulieu, Georges Prieur); Henriette ou les avantages de la lecture (M. Galipaux, Mlle Marie Calvill, Mlle Andrée Glad, M. Léry); Coiffeur pour dames; et Turbulence, chapeau... polka, fantaisie parisienne (Milles Alice Bonheur, M. Paul Ardou, etc.).

Mlle Lucienne Bréval interprétera pour la dernière fois, ce soir, dans Mamma Vanna, sa création si applaudie, à l'Opéra, en libretto. M. Muratore fera sa rentrée dans le rôle de Prinzivoglio, MM. Marcoux et Gresse figureront aussi sur l'affiche.

Javotte, dansée par Mlle Zambelli, à la tête du corps de ballet, accompagnera Mamma Vanna sur l'affiche. Mlle Lucienne Bréval, Mlle Zambelli : c'est assez dire l'attrait de cette belle représentation.

Mlle Verteuil — qui appartient déjà à l'Odéon — y jouera ce soir, pour la première fois, dans Andromaque, le rôle d'Hermione.

Andromaque, ce sera Mlle Albane; M. Desjardins jouera Pyrrhus, et M. Joubé, Oreste.

Comme on l'a vu plus haut, le théâtre Réjane annonce, pour ce soir, la répétition générale de Trains de lue, la pièce nouvelle de M. Abel Hermant. Sur sa pièce, M. Abel Hermant nous fournit, dans la lettre qui suit, quelques renseignements :

Mon cher confrère, s'il est permis aux auteurs de décrire la critique, je vais vous révéler l'un des reproches qu'elle ne manquera pas de faire au Trains de lue. Cette pièce, dira-t-elle, est un des défauts de toutes les pièces tirées de romans. « Je ne prétends pas empêcher qu'on le dise, mais on aura tort. Car ma comédie a sans doute des défauts, mais elle ne saurait avoir, et pour cause, les défauts que l'on attribue (sans jamais les définir) à toutes les pièces tirées de romans : attendu qu'elle porte dans la même titre qu'un roman, dialogué par un des auteurs de la pièce, et que l'on a écrit, en libretto, à la fin de l'année dernière, on y retrouvera bien une esquisse des mêmes milieux, une dizaine de personnages (sur une centaine) avec des caractères assez différents sous les mêmes noms, et un épisode du roman, un seul, très modifié, avec un dénouement qui est justement le contraire du dénouement du livre; mais la ressemblance s'arrête là, et, de ce roman dialogué, il n'a point passé dans la comédie vingt répliques.

Tout les auteurs disent de leurs pièces qu'elles sont une histoire, parce que c'est la seule façon possible de dire qu'elles comptent qu'elles sont heureuses. Mais les pièces ont toutes la même histoire, ou à peu près. J'avais fait un scénario de Trains de lue l'été dernier. Je l'ai lu à Mme Réjane au début de la saison. Elle l'a trouvé très bien, mais elle m'a engagé à en faire un autre. Je ne suis pressé de suivre ce conseil; après quoi, j'ai écrit la pièce en commençant par le commencement et en allant d'un bout à l'autre. Nous l'avons mise en répétitions, et il y a déjà huit jours qu'elle serait jouée sans la faiblesse grippée.

Je veux croire que c'est une comédie bien française, quoique tous les personnages soient étrangers, sauf un garçon d'hôtel, qui est peut-être Parisien, mais peut-être bien Belge. J'ai peut-être du Nord, mais j'en ai aussi du Midi, et ce n'est pas la brune qui domine.

Il y a de soi que toutes les femmes de la pièce ont de quoi s'offrir de très belles robes et de magnifiques chapeaux, et que les décors sont charmants. Ils ont été dessinés, dessinés et habillés dans les ateliers mêmes de la Renaissance, et ils devraient être signés : Réjane.

On verra cette admirable artiste dans un de ces rôles de fantaisie qu'on la préfère des autres. Elle a pour la première fois, la veille du lendemain, dans la tragédie, quand elle joue Course du flambeau. Il est oiseux de dire qu'elle y sera extraordinairement, comme à son ordinaire. Pour plus de précision, cette dernière, l'actrice, celle d'aujourd'hui, c'est Marie Magnier, et celle de « pittoresque » à Delphine Renot. Signor, pour se rappeler de l'histoire, dans la distribution, qu'un des deux types a son grand talent, à mis son jeune Trains de lue avec une parfaite sûreté de goût. Il ne s'est d'ailleurs pas gêné pour tirer de son rôle le meilleur parti et pour en faire une de ces étonnantes compositions où il excelle.

Yvonne de Bray, qui, lors de son triomphe dans le Ruisseau, fut saluée comme l'étoile du théâtre, sera, j'en suis bien sûr, l'étoile de ce soir. Elle a pour partenaire, si l'on veut dire, Puygaurd, dont le succès fut si brillant dans la Patronne, cette exquise Patronne, cette « Victoire mutilée » de Maurice Donnay. Yvonne de Bray et Puygaurd n'ont pas beaucoup de quarante ans à eux deux. L'amour de deux très jeunes est un si rare spectacle, d'ordinaire, nous les plaçons, que nous nous sommes demandés, non sans inquiétude, si l'on n'aurait pas une supposée inconvenance. Toutes réflexions faites, nous avons pensé qu'il serait plutôt agréable.

Abel HERMANT.

Hier :

Plus de dix mille francs entre samedi et dimanche soir, tel a été le bilan des recettes des Trains de lue. C'est assez dire que la vogue de la pièce, déclarée des premiers jours, s'étend à mesure que des salles comblées viennent se divertir à cette amusante pièce de famille.

Interrompus ce soir par une représentation du répertoire (imposée par le cahier des charges) et demain par une représentation également du répertoire de l'Arlequin (le chef de chœur d'Alphonse Daudet), les Grands continueront après-demain mercredi leur fructueux

banquet était luxueusement décoré et un orchestre était dissimulé sous un berceau de fleurs.

Mais on servit tant de cocktails qu'à l'heure du café tous les convives étaient joyeusement gris. Après chaque toast ils jetaient leurs vers par-dessus leurs épaules. Le repas étant une sorte d'adieu aux jours de liesse et aux compagnons de bombance, on chanta des chansons comiques ou sentimentales composées pour la circonstance, et elles soulevèrent des tempêtes de rire.

En les écoutant attentivement, pour si peu qu'on luitre les lignes, on y trouve l'histoire complète de la carrière orageuse de l'amphitryon.

Il était question d'un certain monsieur du West-Side, puis d'un yacht, et d'orgies aux quatre coins du monde; ensuite d'une nuit d'été dans la baie de Newport, où quelqu'un avait découvert ce joli petit jeu : faire refroidir les pièces d'or de vingt dollars dans la glace, pour les glisser après dans le dos des femmes. Et aussi d'un banquet dans un atelier d'artiste à New-York, où fut servi un plat monstrueux, d'où l'on vit sortir une fille à peu près nue et une volée de serins.

On y faisait allusion à certaine demoiselle qui avait exécuté un pas de danse sur les tables d'un souper, vêtue de gaze transparente, et qui, un autre jour, s'étant grisée en sortant du théâtre, avait tout cassé dans un restaurant de Broadway.

On y parlait d'un cousin de Chicago qui s'était fait une spécialité de ce genre de distraction et qui faisait prendre à ses maîtresses des bains de champagne.

Vers la fin de la nuit, des matches de lutte succédèrent aux chants et aux réjouissances. Les jeunes gens ôlèrent leurs habits, démontrèrent la table, non sans faire une terrible capitulation de vaisselle, et emplirent le tout dans un coin.

Dans l'intervalle des matches, on buvait du champagne, en cassant la tête

aux bouteilles au lieu de les déboucher. Vers quatre heures du matin, la plupart des convives gisaient pêle-mêle sur le tapis.

Le même jour, Montagu et Alice assistèrent à l'imposante cérémonie nuptiale, qui était, d'après les journaux, l'événement mondain le plus important de la semaine. Il fallut une petite troupe de policiers pour repousser la multitude des badauds qui encombraient la rue. Le mariage avait lieu à Sainte-Cécile où officiait un majestueux évêque, vêtu de pourpre et d'écarlate.

Les heureux élus se pressaient dans l'église, embaumée de plus de parfums subtils qu'il n'en flottait jamais dans l'air des vallons d'Arcadie.

Le fiancé, artistiquement restauré, faisait très bonne figure, encore qu'un peu pâle. Mais Montagu ne put s'empêcher de sourire de l'air solennel et recueilli qu'avait le garçon d'honneur, qu'il se rappelait avoir vu titubant, quelques heures auparavant, en tenue de lutte, son tricot bleu-ciel tout déchiré dans le dos.

Les Montagu eurent la occasion de faire le départ entre leurs amis et leurs amis. Mme Eldridge Devon eut la bonté de lui prendre sous sa gracieuse égide, sa fortune immobilière n'avait rien à craindre des procès d'assurances.

Le lendemain ils eurent le plaisir de lire dans les journaux leurs noms parmi ceux des personnes de distinction qui assistaient à la cérémonie. Deux ou trois lignes étaient même consacrées à la description de la toilette d'Alice. Celle-ci était toujours désignée sous le nom de « miss Montagu » tout court; quelle joie d'être l'unique miss Montagu et de songer à toutes les obscures « miss Montagu » de la ville ainsi rejetées dans le néant!

Les journaux « jaunes » donnaient, en outre, mille détails sur le trousseau de la mariée, les merveilleux cadeaux de nocces qu'elle avait reçus et la longue lune de miel qu'elle s'appropriait à passer sur la Méditerranée, dans le yacht de son mari. En lisant cela, Montagu se démanda si les ombres de celles qui l'avaient précédée à bord de ce bateau ne viendraient pas l'y hanter. Le bonheur qu'elle goûtait peut-être eût été moins pur sans doute si elle avait eu vent des aventures qu'il avait apprises la veille.

Peu de jours après, Montagu reçut un message téléphonique de Siegfried Harvey, qui lui exprimait le désir d'avoir avec lui un entretien sérieux et l'invitait à déjeuner au Noonday Club.

Montagu s'y rendit non sans appréhension, car ce club était dans l'immeuble de la Fidélité, le quartier général des ennemis : un édifice magnifique où le marbre et le bronze étaient prodigués. En y entrant Montagu songea qu'il y avait quelque part dans cette maison des gens qui préparaient laborieusement une réponse à ses accusations, et il se demanda ce qu'ils pouvaient bien dire.

En déjouant, les deux jeunes gens ne s'entretenaient que des événements mondains du jour, de politique ou d'affaires étrangères. Mais quand on leur eut servi le café et qu'ils furent seuls dans la salle, Harvey commença en ces termes :

— En premier lieu, il faut que je vous dise que le sujet dont je veux vous entretenir n'est pas commode à aborder. J'ai tellement peur que vous ne vous mépreniez sur mes intentions, faute de m'écouter assez longtemps, que je voudrais que vous me promissiez d'abord de ne pas même essayer de vous faire une opinion tant que vous ne m'aurez pas entendu jusqu'au bout.

— Comme vous voudrez, dit Montagu en souriant. Allez-y!

Harvey prit tout de suite un air grave : Vous avez intenté un procès à cette compagnie, commença-t-il. Olie m'en a dit assez à ce sujet pour me faire comprendre que votre détermination était arrêtée, et que vous n'écouteriez pas volontiers les laches qui vous donneront le conseil de vous déborder. Il me serait péniblement pénible que vous me prissiez pour tel, ne serait-ce qu'une minute;

aussi je tiens à ce qu'il soit bien entendu que je n'ai aucune espèce d'intérêt dans la compagnie, et que, si j'en avais, cela ne ferait rien dans l'affaire. Je ne suis pas homme à profiter de mes amitiés dans mes affaires, pas plus qu'à tenir compte des questions d'argent dans ma vie mondaine. Si j'ai résolu de courir le risque de vous parler de ce procès, c'est uniquement parce que je me trouve informé de certains faits qui s'y rapportent et que vous devez ignorer. Si vous les ignorez en effet, vous êtes dans une situation défavorable; en tout cas, veuillez bien croire que je n'ai pas d'autre mobile que l'amitié, et par conséquent excusez-moi si je vous parais indiscret.

Siegfried Harvey avait l'habitude, en parlant, de regarder son interlocuteur bien en face, et il était impossible de mettre en doute sa loyauté.

— Je vous suis infiniment obligé, répondit Montagu. Dites-moi ce que vous savez, je vous en prie.

— Très bien. Ce sera vite fait. Le fait de prendre en main cette cause-là comporte de votre part bien des sacrifices. Je me suis demandé s'il vous était venu à l'idée de vous poser cette question : Est-ce qu'on ne m'exploite pas ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Connaissez-vous bien les gens qui sont derrière vous ? Les connaissez-vous assez pour être sûr des mobiles qui les guident ?

Montagu hésita, puis répondit après réflexion :

— Non, je ne puis pas l'affirmer.

— C'est bien ce que je pensais. Je vous ai étudié : vous êtes un honnête homme, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions. Or, on ne se trompe fort ou on est égoïste, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions. Or, on ne se trompe fort ou on est égoïste, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions. Or, on ne se trompe fort ou on est égoïste, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions.

— Quels peuvent être ces desseins ?

— Plusieurs hypothèses sont possibles. En premier lieu, il se peut que ce

soit un procès de chantage, intenté par quelqu'un qui espère se faire payer cher son désintéressement; c'est l'hypothèse que presque tout le monde admet. Mais je crois, moi, qu'il s'agit plus vraisemblablement d'une tentative d'un des administrateurs de la compagnie pour couler la direction actuelle.

— Comment cela ? s'écria Montagu stupéfait.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas assez au courant de la situation de la Fidélité; elle change continuellement d'aspect. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des factions qui luttent pour en conquérir la direction, qu'elles se haïssent avec fureur et qu'elles sont prêtes à tout pour se donner un croc-en-jambe l'une à l'autre. Vous n'ignorez pas que ses quarante millions de réserves supplémentaires donnent à celui qui en dispose un pouvoir énorme; j'aimerais mieux avoir le manquement de quarante millions à Wall Street que d'en posséder dix en toute propriété. Cela fait que des batailles de géants se livrent autour des directions de ces compagnies; on ne sait jamais qui est d'un côté ou de l'autre, on ne sait même jamais le sens d'aucun des incidents du combat. Tout ce dont vous pouvez être sûr, c'est qu'il y a tout l'autre tout est truqué et qu'aucun de ces incidents n'est en réalité ce qu'il a l'air d'être.

Montagu se laissait confondre, croyant voir un précipice s'ouvrir devant lui.

— Voyons, que savez-vous sur ceux qui vous ont procuré l'affaire ? lui demanda brusquement son ami.

— Peu de chose.

Harvey hésita un moment.

— Comprenez-moi bien, je vous prie : je n'ai pas le moindre désir de me mêler de vos affaires, et si vous ne tenez pas à m'en dire plus long, je n'en serai pas surpris; seulement, j'ai entendu dire que l'homme qui avait mis l'affaire en branle était le juge Ellis.

Upton Sinclair.

Feuilleton du FIGARO du 15 Février

(40)

MÉTROPOLIS

XVI
— Suite —

Montagu étudia l'affaire avec précaution et put se convaincre que l'histoire était vraie d'un bout à l'autre. Ce qui la rendait particulièrement intéressante pour lui, c'est qu'il avait rencontré dans le monde quelques-uns des bandits de grand chemin auxquels avait eu affaire ce jeune homme; même il était en très bons termes avec le fils unique de l'un d'eux, dont il avait fait la connaissance chez Siegfried Harvey.

Ce jeune homme était sur le point de se marier, et les journaux racontaient que la fiancée avait reçu de son futur beau-père un chèque d'un million de dollars. Montagu ne put s'empêcher de se demander si ce n'était pas, aussi bien, le million volé à son client.

Le fiancé devait « enterrer sa vie de garçon » au club des Millionnaires, la veille de ses noces; Olivier et Montagu étaient invités au banquet. Comme le jeune avocat comptait accepter la défense de l'inventeur, il voulut refuser l'invitation. Mais son frère, qui reprenait courage de jour en jour, lui expliqua qu'il avait plus besoin que jamais de maintenir ses positions et de faire face à ses ennemis, dans l'intérêt d'Alice, sinon dans le sien. Montagu alla donc au banquet, où il recueillit de nouveaux aperçus sur les diverses utilisations des millions volés.

Adoubé ce fut très bien. La salle à manger particulière, où était donné le

banquet était luxueusement décorée et un orchestre était dissimulé sous un berceau de fleurs.

Mais on servit tant de cocktails qu'à l'heure du café tous les convives étaient joyeusement gris. Après chaque toast ils jetaient leurs vers par-dessus leurs épaules. Le repas étant une sorte d'adieu aux jours de liesse et aux compagnons de bombance, on chanta des chansons comiques ou sentimentales composées pour la circonstance, et elles soulevèrent des tempêtes de rire.

En les écoutant attentivement, pour si peu qu'on luitre les lignes, on y trouve l'histoire complète de la carrière orageuse de l'amphitryon.

Il était question d'un certain monsieur du West-Side, puis d'un yacht, et d'orgies aux quatre coins du monde; ensuite d'une nuit d'été dans la baie de Newport, où quelqu'un avait découvert ce joli petit jeu : faire refroidir les pièces d'or de vingt dollars dans la glace, pour les glisser après dans le dos des femmes. Et aussi d'un banquet dans un atelier d'artiste à New-York, où fut servi un plat monstrueux, d'où l'on vit sortir une fille à peu près nue et une volée de serins.

On y faisait allusion à certaine demoiselle qui avait exécuté un pas de danse sur les tables d'un souper, vêtue de gaze transparente, et qui, un autre jour, s'étant grisée en sortant du théâtre, avait tout cassé dans un restaurant de Broadway.

On y parlait d'un cousin de Chicago qui s'était fait une spécialité de ce genre de distraction et qui faisait prendre à ses maîtresses des bains de champagne.

Vers la fin de la nuit, des matches de lutte succédèrent aux chants et aux réjouissances. Les jeunes gens ôlèrent leurs habits, démontrèrent la table, non sans faire une terrible capitulation de vaisselle, et emplirent le tout dans un coin.

Dans l'intervalle des matches, on buvait du champagne, en cassant la tête

aux bouteilles au lieu de les déboucher. Vers quatre heures du matin, la plupart des convives gisaient pêle-mêle sur le tapis.

Le même jour, Montagu et Alice assistèrent à l'imposante cérémonie nuptiale, qui était, d'après les journaux, l'événement mondain le plus important de la semaine. Il fallut une petite troupe de policiers pour repousser la multitude des badauds qui encombraient la rue. Le mariage avait lieu à Sainte-Cécile où officiait un majestueux évêque, vêtu de pourpre et d'écarlate.

Les heureux élus se pressaient dans l'église, embaumée de plus de parfums subtils qu'il n'en flottait jamais dans l'air des vallons d'Arcadie.

Le fiancé, artistiquement restauré, faisait très bonne figure, encore qu'un peu pâle. Mais Montagu ne put s'empêcher de sourire de l'air solennel et recueilli qu'avait le garçon d'honneur, qu'il se rappelait avoir vu titubant, quelques heures auparavant, en tenue de lutte, son tricot bleu-ciel tout déchiré dans le dos.

Les Montagu eurent la occasion de faire le départ entre leurs amis et leurs amis. Mme Eldridge Devon eut la bonté de lui prendre sous sa gracieuse égide, sa fortune immobilière n'avait rien à craindre des procès d'assurances.

Le lendemain ils eurent le plaisir de lire dans les journaux leurs noms parmi ceux des personnes de distinction qui assistaient à la cérémonie. Deux ou trois lignes étaient même consacrées à la description de la toilette d'Alice. Celle-ci était toujours désignée sous le nom de « miss Montagu » tout court; quelle joie d'être l'unique miss Montagu et de songer à toutes les obscures « miss Montagu » de la ville ainsi rejetées dans le néant!

Les journaux « jaunes » donnaient, en outre, mille détails sur le trousseau de la mariée, les merveilleux cadeaux de nocces qu'elle avait reçus et la longue lune de miel qu'elle s'appropriait à passer sur la Méditerranée, dans le yacht de son mari. En lisant cela, Montagu se dé-

demanda si les ombres de celles qui l'avaient précédée à bord de ce bateau ne viendraient pas l'y hanter. Le bonheur qu'elle goûtait peut-être eût été moins pur sans doute si elle avait eu vent des aventures qu'il avait apprises la veille.

Peu de jours après, Montagu reçut un message téléphonique de Siegfried Harvey, qui lui exprimait le désir d'avoir avec lui un entretien sérieux et l'invitait à déjeuner au Noonday Club.

Montagu s'y rendit non sans appréhension, car ce club était dans l'immeuble de la Fidélité, le quartier général des ennemis : un édifice magnifique où le marbre et le bronze étaient prodigués. En y entrant Montagu songea qu'il y avait quelque part dans cette maison des gens qui préparaient laborieusement une réponse à ses accusations, et il se demanda ce qu'ils pouvaient bien dire.

En déjouant, les deux jeunes gens ne s'entretenaient que des événements mondains du jour, de politique ou d'affaires étrangères. Mais quand on leur eut servi le café et qu'ils furent seuls dans la salle, Harvey commença en ces termes :

— En premier lieu, il faut que je vous dise que le sujet dont je veux vous entretenir n'est pas commode à aborder. J'ai tellement peur que vous ne vous mépreniez sur mes intentions, faute de m'écouter assez longtemps, que je voudrais que vous me promissiez d'abord de ne pas même essayer de vous faire une opinion tant que vous ne m'aurez pas entendu jusqu'au bout.

— Comme vous voudrez, dit Montagu en souriant. Allez-y!

Harvey prit tout de suite un air grave : Vous avez intenté un procès à cette compagnie, commença-t-il. Olie m'en a dit assez à ce sujet pour me faire comprendre que votre détermination était arrêtée, et que vous n'écouteriez pas volontiers les laches qui vous donneront le conseil de vous déborder. Il me serait péniblement pénible que vous me prissiez pour tel, ne serait-ce qu'une minute;

aussi je tiens à ce qu'il soit bien entendu que je n'ai aucune espèce d'intérêt dans la compagnie, et que, si j'en avais, cela ne ferait rien dans l'affaire. Je ne suis pas homme à profiter de mes amitiés dans mes affaires, pas plus qu'à tenir compte des questions d'argent dans ma vie mondaine. Si j'ai résolu de courir le risque de vous parler de ce procès, c'est uniquement parce que je me trouve informé de certains faits qui s'y rapportent et que vous devez ignorer. Si vous les ignorez en effet, vous êtes dans une situation défavorable; en tout cas, veuillez bien croire que je n'ai pas d'autre mobile que l'amitié, et par conséquent excusez-moi si je vous parais indiscret.

Siegfried Harvey avait l'habitude, en parlant, de regarder son interlocuteur bien en face, et il était impossible de mettre en doute sa loyauté.

— Je vous suis infiniment obligé, répondit Montagu. Dites-moi ce que vous savez, je vous en prie.

— Très bien. Ce sera vite fait. Le fait de prendre en main cette cause-là comporte de votre part bien des sacrifices. Je me suis demandé s'il vous était venu à l'idée de vous poser cette question : Est-ce qu'on ne m'exploite pas ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Connaissez-vous bien les gens qui sont derrière vous ? Les connaissez-vous assez pour être sûr des mobiles qui les guident ?

Montagu hésita, puis répondit après réflexion :

— Non, je ne puis pas l'affirmer.

— C'est bien ce que je pensais. Je vous ai étudié : vous êtes un honnête homme, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions. Or, on ne se trompe fort ou on est égoïste, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions. Or, on ne se trompe fort ou on est égoïste, et vous êtes en train de vous créer mille tracasseries, avec les meilleures intentions.

— Quels peuvent être ces desseins ?

— Plusieurs hypothèses sont possibles. En premier lieu, il se peut que ce

soit un procès de chantage, intenté par quelqu'un qui espère se faire payer cher son désintéressement; c'est l'hypothèse que presque tout le monde admet. Mais je crois, moi, qu'il s'agit plus vraisemblablement d'une tentative d'un des administrateurs de la compagnie pour couler la direction actuelle.

— Comment cela ? s'écria Montagu stupéfait.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas assez au courant de la situation de la Fidélité; elle change continuellement d'aspect. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des factions qui luttent pour en conquérir la direction, qu'elles se haïssent avec fureur et qu'elles sont prêtes à tout pour se donner un croc-en-jambe l'une à l'autre. Vous n'ignorez pas que ses quarante millions de réserves supplémentaires donnent à celui qui en dispose un pouvoir énorme; j'aimerais mieux avoir le manquement de quarante millions à Wall Street que d'en posséder dix en toute propriété. Cela fait que des batailles de géants se livrent autour des directions de ces compagnies; on ne sait jamais qui est d'un côté ou de l'autre, on ne sait même jamais le sens d'aucun des incidents du combat. Tout ce dont vous pouvez être sûr, c'est qu'il y a tout l'autre tout est truqué et qu'aucun de ces incidents n'est en réalité ce qu'il a l'air d'être.

Montagu se laissait confondre, croyant voir un précipice s'ouvrir devant lui.

— Voyons, que savez-vous sur ceux qui vous ont procuré l'affaire ? lui demanda brusquement son ami.

— Peu de chose.

Harvey hésita un moment.

— Comprenez-moi bien, je vous prie : je n'ai pas le moindre désir de me mêler de vos affaires, et si vous ne tenez pas à m'en dire plus long, je n'en serai pas surpris; seulement, j'ai entendu dire que l'homme qui avait mis l'affaire en branle était le juge Ellis.

Upton Sinclair.

Traduction et reproduction interdites.

